



Denis Merklen

Pourquoi brûle-t-on des bibliothèques ?

Presses de l'enssib

Chapitre 3 : Littérature et révolte populaire

DOI : 10.4000/books.pressesensib.2152

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Villeurbanne

Année d'édition : 2013

Date de mise en ligne : 19 décembre 2017

Collection : Papiers

ISBN électronique : 9782375460887



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2013

Référence électronique

MERKLEN, Denis. *Chapitre 3 : Littérature et révolte populaire* In : *Pourquoi brûle-t-on des bibliothèques ?* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2013 (généralisé le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesensib/2152>>. ISBN : 9782375460887. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesensib.2152>.

Ce document a été généré automatiquement le 1 février 2021.

Chapitre 3 : Littérature et révolte populaire

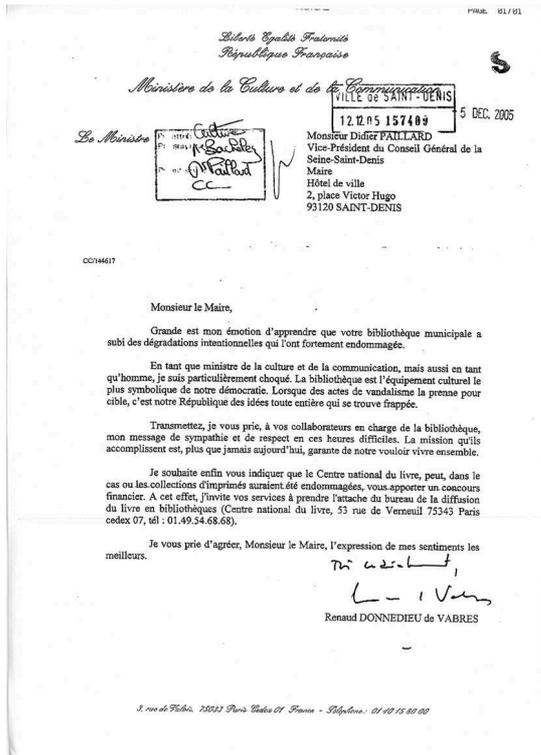
- 1 « Tu viens d'incendier la Bibliothèque ?
– Oui.
J'ai mis le feu là. »¹
- 2 Peu de temps après avoir commencé à enquêter, les interlocuteurs que je rencontrais me donnaient à lire le poème de Victor Hugo « À qui la faute ? ». Ce texte se présente sous forme d'un dialogue entre le poète et un « misérable » ayant brûlé une bibliothèque au cours des révoltes de la Commune de Paris. La première chose qui frappe à la lecture est le déséquilibre entre les deux hommes. Tandis que le poète prononce 472 mots indignés, son interlocuteur ne dit que deux phrases, l'une au début de l'échange (« – Oui. J'ai mis le feu là »), l'autre à la fin (« Je ne sais pas lire »), 12 mots en tout pour le prolétaire. Beaucoup de personnes rencontrées au cours de mon enquête, notamment des personnes « lettrées » – je veux dire ici des bibliothécaires, des élus, des enseignants –, se sont elles-mêmes référées à ce texte pour donner du sens aux pierres et aux cocktails Molotov lancés contre les bibliothèques. Et ils n'ont pas tort, le poème de Victor Hugo constitue une véritable clé d'analyse dans la mesure où il inscrit l'acte incendiaire dans la continuité des rapports sociaux, au sein des déséquilibres culturels entre milieux populaires et intellectuels. Il établit une relation entre le « crime inouï » et la place occupée par l'écrit dans nos sociétés modernes, tout en mettant en évidence la cécité de l'intellectuel qui semble tout savoir des livres, mais tout ignorer du monde qui l'entoure. Ce texte de Hugo est pertinent pour encore deux raisons : parce qu'il saisit toute la valeur de l'écrit dans la politicit  des classes populaires et parce qu'il donne à voir les dialogues ouverts grâce aux actes de révolte, contrairement aux idées reçues qui pensent qu'il n'y a pas de parole derrière une émeute.
- 3 En bon sociologue, Hugo remarque que l'incendie de la bibliothèque reste hors du champ de l'interprétation – « insensé » – tant que nous ne prenons pas en compte le fait que les incendiaires ne savent pas lire. En bon sociologue également, Hugo reçoit l'incendie de la bibliothèque comme un message adressé à l'ordre politique. Il conclut, avec raison, que l'exclusion de l'écrit était à la base des révoltes, car la parole écrite se

trouve au centre de l'ordre politique au sein duquel les prolétaires protestaient déjà bien avant 1871. Et nous savons que le combat des progressistes pour la démocratisation de l'école eut comme l'un de ses points de départ ces manifestations de violence, avec toutes les contradictions que ce combat pour l'éducation impliquait déjà. Il y avait d'un côté ceux pour qui la violence prolétarienne était une conséquence de l'ignorance, et de l'autre ceux pour qui cette révolte était le fait d'individus conscients des droits qui leur étaient refusés. Ce clivage perdure encore aujourd'hui. Il en est certains pour qui les jeunes sont violents à cause de leur manque d'éducation, alors que d'autres interprètent les faits de violence comme une volonté d'intégration face à un système politique aveugle et sourd.

- 4 La dernière phrase d'« À qui la faute ? », ce « Je ne sais pas lire » qui clôt le dialogue en faisant taire le poète, est révélatrice des différences qui existent toutefois entre les prolétaires du XIX^e siècle et les « banlieusards » d'aujourd'hui. Ceux-ci savent lire en effet, et nous savons qu'ils sont scolarisés plus ou moins longtemps, jusqu'au collège pour l'immense majorité, jusqu'au lycée pour la plupart. Nous pouvons même imaginer qu'un enseignant leur a peut-être donné à lire le poème de Victor Hugo². Les violences exercées contre les bibliothèques laissent penser en fait que les conflits sociaux et politiques qui traversent l'espace des classes populaires ont un rapport étroit avec la place que l'écrit occupe au sein de cet univers populaire. De ce point de vue, la différence est claire entre la situation observée par Hugo et celle à laquelle nous nous confrontons. Aujourd'hui, les conflits ont à voir avec la présence de l'école parmi les classes populaires, alors qu'à la fin du XIX^e siècle on pouvait les attribuer encore à son absence. Nous savons en effet que les jeunes impliqués dans les émeutes s'expriment par écrit. Ainsi, la directrice d'une bibliothèque de Villiers-sur-Marne m'a-t-elle un jour apporté une pierre enveloppée d'un papier sur lequel on pouvait lire : « C'EST LE SOIT DISANT FRIMEUR QUI VOUS ENVOIE CE MESSAGE SI GENTIMENT. » Ainsi tapé à la machine, le message et la pierre avaient été jetés contre une vitre de la bibliothèque au début des années 1990. Le texte faisait référence à une altercation ayant eu lieu la veille entre la directrice elle-même et un lecteur qu'elle avait qualifié de « frimeur ». Et nous savons que les vitres caillassées, comme d'autres formes d'agression, commencent souvent par ce genre de petits conflits. Ces « messages de pierre » sont difficiles à lire et restent indéchiffrables sans tenir compte des conflits dans lesquels ils s'inscrivent.
- 5 Les individus qui composent les classes populaires d'aujourd'hui sont pour beaucoup « faits d'école », pour reprendre l'expression de François Dubet, et les conflits que nous observons ont un lien direct avec les mutations que l'univers scolaire a vécu ces trente dernières années. Le problème vient du fait qu'une première réaction émanant du camp des « lettrés » tend à interpréter les attaques de bibliothèques comme des attaques contre l'écrit ou, tout au moins, à supposer que ces attaques ne peuvent venir que de ceux qui sont à l'extérieur de l'écrit. Or, comme le remarque Roger Chartier, nous vivons à une époque caractérisée par des niveaux très élevés de lecture, où on peut dire qu'on n'a jamais tant lu ni écrit³. Seulement, les multiples lectures qui forment notre quotidien et celui des classes populaires ne font pas partie de ce que l'on associe avec « lire », où « lire », c'est lire de bons livres... Par exemple, la vie dans les quartiers d'habitat social où se trouvent nos bibliothèques attaquées nécessite continuellement une communication écrite avec les institutions, des écrits dans lesquels est en jeu jusqu'au plus intime de la vie individuelle et familiale⁴. Cet écrit institutionnel, bureaucratique, ordinaire est omniprésent et constitue l'une des formes centrales de l'ordre politique⁵. Et il est nécessaire de rappeler cette évidence pour ne

pas écraser toute littérature sous la forme « livre » ou textes littéraires. Si nous concentrons notre regard sur les pratiques de lecture des jeunes, nous constatons que, depuis au moins vingt ans, celles-ci se sont diversifiées, que l'école continue à les informer, quoique de manière différenciée, et que ces pratiques sont moins orientées par un modèle humaniste, esthète et cultivé : « Et pourtant, ils lisent. »⁶

- 6 Dans un article sur les révoltes des esclaves dans le Brésil du XIX^e siècle, Jack Goody découvre tous les enjeux que pouvait soulever l'écrit comme moyen de communication chez les esclaves eux-mêmes, et entre maîtres et esclaves⁷. Parmi les esclaves arrivés d'Afrique, ceux qui savaient lire et écrire occupaient une place importante, qu'il s'agisse des musulmans ayant appris à écrire en arabe ou de ceux qui avaient appris à écrire auprès de leurs maîtres protestants au cours de leur évangélisation. Goody nous montre que le rapport à l'écrit est présent dans la révolte au moins de trois façons : comme mode de communication entre les révoltés (dans l'organisation tactique du soulèvement) ; dans la relation avec les maîtres, c'est-à-dire dans l'élaboration d'une vision commune sur le rapport de domination ; en facilitant la construction d'un monde commun, notamment pour ceux qui étaient à même de lire une langue que les maîtres ignoraient. En effet, le cas étudié par Goody a ceci d'intéressant que les esclaves maîtrisent une langue écrite (l'arabe, car ils sont musulmans) que les maîtres (Portugais catholiques et Anglais protestants) ignorent⁸.
- 7 La place de l'écrit est donc apparue très vite comme un élément clé de notre recherche. Ainsi, dans le cadre de la communication avec le pouvoir que toute révolte établit, les autorités elles-mêmes ont immédiatement placé « l'écrit » au centre des échanges. Dans une lettre adressée au maire de Saint-Denis (93), le ministre de la Culture de l'époque qualifie le geste incendiaire, la place de la bibliothèque et le rôle des bibliothécaires de la manière suivante :



Fac-similé de la lettre du ministre de la Culture et de la Communication, Renaud Donnedieu de Vabres, à Didier Paillard, vice-président du conseil général de la Seine-Saint-Denis, maire de Saint-Denis, datée du 5 décembre 2005.⁹

- 8 La lettre est officielle. Or, il n'échappe pas à l'observateur non seulement que la devise de la République est inscrite au fronton de la lettre, mais que l'écrit de l'en-tête est en cursive, imitation du manuscrit (la note est importante, car, comme en opposition, on remarquera plus loin comment les classes populaires cherchent elles aussi à styliser leurs textes).
- 9 La bibliothèque est élevée ici au rang d'élément central de l'ordre politique et social. Le ministre confirme la perception du monde que les émeutiers manifestent : une ligne claire sépare les auteurs d'« actes de vandalisme », d'un côté, les bibliothécaires et les autorités politiques (et l'ensemble des citoyens), de l'autre. Cette ligne claire vient de l'inscription du livre dans l'ordre symbolique de la démocratie. Il prend ici une dimension sacrée en ce sens qu'en démocratie on ne brûle pas de livres, on ne raille pas la parole de l'autre par un acte de violence et parce que c'est ainsi que l'autodafé s'inscrit comme une atteinte aux fondements de l'ordre politique¹⁰. Or, au niveau du quartier, une autre fonction de la bibliothèque, non mentionnée par le ministre, plus prosaïque, s'ajoute à cette dimension symbolique qui associe le politique et l'écrit : la fonction d'intégration sociale, qui représente un enjeu tout aussi fondamental pour les habitants. La maîtrise de l'écrit se présente pour beaucoup, en effet, comme un support de réussite personnelle et d'approfondissement du rapport à soi, ou comme une voie possible d'intégration sociale, une voie d'accès à la « cité » – pour reprendre l'expression de Michèle Petit¹¹. C'est cette forme de littératie qui permet la réussite scolaire et l'accès au marché du travail. Mais, comme nous le verrons, une partie de la population des quartiers voit au contraire dans les institutions de l'écrit (l'école, mais aussi la bibliothèque) un « système » d'exclusion et de différenciation sociale – cette partie qui voit les portes de l'avenir fermées quand ils sortent du système scolaire faiblement qualifiés, voire sans diplôme ni qualification aucune. Ces établissements contribuent en effet à définir les règles d'un jeu dans lequel certains d'entre eux ont déjà perdu avant que commence la partie. Ainsi l'attaque de la bibliothèque est-elle probablement le signe d'un rapport à l'écrit où le livre est considéré comme une voie d'intégration sociale et même comme un objet sacré « pour eux », tandis que, « pour nous », ces formes de l'écrit ne représentent qu'une barrière infranchissable : je peux à titre personnel me montrer indifférent aux livres et en même temps savoir qu'ils sont des objets précieux pour mes ennemis sociaux, pour ceux qui me tiennent à distance.

Écrits « cueillis »

- 10 Sur la base de l'opposition entre ceux qui considèrent l'école comme une voie du salut, pour « s'en sortir » et progresser socialement, et ceux qui voient l'école comme l'institution qui leur ferme au nez ces mêmes portes de la mobilité sociale et de l'intégration, on observe une mutation complexe des cultures populaires. Une forme de culture populaire urbaine – liée notamment à la musique, à la danse et à un style vestimentaire – est ainsi devenue fortement identitaire pour toute une partie de la jeunesse. Cette culture n'est évidemment pas étrangère à l'écrit, elle est au contraire liée à une forme de littératie particulière associée aux technologies numériques, mais qui investit de manière de plus en plus affirmée la forme livre.

- 11 Peu de temps après avoir commencé notre enquête, nous avons trouvé un blog créé par des habitants d'un quartier dont une bibliothèque, bâtie dans le cadre d'un projet de rénovation urbaine, avait été incendiée. Ce projet de rénovation comprenait le tracé de nouvelles rues, la construction d'un vaste espace vert (« *la prairie* ») et la construction de la médiathèque du quartier. Pour ce faire, plusieurs immeubles, la dalle qui les liait et le parking se trouvant sous celle-ci ont été démolis¹². Des élus et professionnels en charge du quartier nous avaient alors décrit ces immeubles démolis dans le cadre de cette rénovation comme des « trous à rats », des « espaces insalubres » ou encore des « zones de trafic et de délinquance ». Ce sont des qualificatifs bien différents que l'on trouve dans le blog : les habitants qui se penchent sur le clavier témoignent essentiellement pour leur part de la disparition d'un lieu de vie et d'un lieu de mémoire. Ce blog, « 93 200 Saussaie/Floreal/Courtille », contient de nombreuses photos montrant les pelleteuses en action, les immeubles sur le point de s'écrouler. Et nombreux sont les lecteurs, en retour, qui réagissent à ces images fortes¹³.
- 12 Dans ses pages, on peut lire les interventions des habitants venant toujours en commentaire des images publiées par l'éditeur du blog. Je me limite à reproduire les pages du blog telles que je les ai capturées en 2009 afin de donner l'accès le plus direct possible au lecteur (j'ai suivi son évolution à partir de 2007). En bas de chaque image, d'abord les commentaires de l'éditeur du blog, ensuite, ceux de ses « amis ».

Quelques images du skyblog

93200 .. ©LSAUSSAIE/FLOREAL/COURTILLE=====HAMID DU 93200©

Pseudo : sfc-93200

Description : 93200 .. 2eme blog=====un blog sur la cité la + connu de SAINT-DENIS et la + grande,Vs verrez dans ce blog tous les recoins de cet cité

Date de création : 29 mars 2005 à 21:29

Mise à jour : 17/03/2009 à 17:26

Autres infos : 135 articles, 558 commentaires, 120 amis, 3 favoris, 29 kiffs



sfc-93200 . bAt 4 =====>>> S.O.U.V.E.N.I.R.S

Le bat 4 qui a fait la renommée de la cité

RKTA93, Posté le mercredi 30 mars 2005 22:40 et wai yavé grave de lambiance sou le porch ct mortel meme si yavé ke les grand dla cité voila koi!!

k-oula, Posté le mardi 26 avril 2005 12:58 il zété juste devant mon bat sa fou la rage pour sa on aimerai retourné en arriere



bAt 4 =====>>> S.O.U.V.E.N.I.R.S

Juste avant la démolition, ils ont été décorés

Zouker93.skyblog.com, jeudi 31 mars 2005 22:34 wé je men rapel, mais morceau de décoration aussi...

mich-michdu44, mardi 01 mai 2007 17:52 moi j habitai o premier de ce batimen cétait démen

belaid, dimanche 01 avril 2007 23:59 MERCI POUR CES PHOTOS.LE BATIMENT 4 ETAIT LE COEUR DE LA SAUSSAIE ET MEME DU KARTIER SFC.LES BATIMENTS AINSI QUE LES HABITANTS SONT PARTIS MAIS LES SOUVENIRS SONT RESTER.....

meuf93, samedi 03 février 2007 21:58 j'y crois pas j'habite la on voit mes fenetres mon escalier merci a toi pr ton blog

louiza, samedi 25 mars 2006 15:42 jlé jamé vu le bat 4 mé ilé manifik en tt ka dommage!!de ne pa lavoir connu!!

jerem un ancien du tierquar SFC, mardi 28 février 2006 17:04 putin sa fait vla l time que j'avais pas vu ce bat ahh cimer pour les souvnirs

anonyme, dimanche 05 février 2006 00:07 souvenir souvenir....

sandra, mercredi 25 janvier 2006 20:21 si tu love le rap de sinik va sur mon blog 100 pour 100 sinki <http://misssinik03.skyblog.com> merci biz !!!!



vince ancien du 93, mercredi 18 janvier 2006 22:52 j'aimerais reprendre contact avec du monde de la cité j'habitais les deux fenêtres dans l'angle à droite les deux fenêtres à gauche meuf 93, vendredi 09 décembre 2005 19:54 ça me touche de voir ma fenêtre et tous les bons souvenirs qu'on a eus là-bas put... c'est un truc de ouf ça manque les délires qu'on a eus...

wahid lancien, dimanche 05 juin 2005 12:50 j'aimerais juste la voir la rage quand je vois ça j'ai envie de pleurer

Zouker93.skyblog.com, jeudi 31 mars 2005 22:33 d'ici j'vois ma fenêtre ! :d C'était une bête de cité franchement !!!! B4 en forceeeeeee ! lol



bAt 4 =====>>> S.O.U.V.E.N.I.R.S

LA FIN DU BAT 4

sk8 dusfo, vendredi 30 septembre 2006 22:10 des souvenir souvenir

ahmed, samedi 03 septembre 2005 19:41 a l epoke du b4 la cité elle etai hardcore mais mainten
elle est plus calme la terrasse elle etai mortel

95, mercredi 29 juin 2005 12:27 allé voir sa la c k'une seule ville prise en fotoet sa fé otant de cité
qu'un departement entier qui peut teste ?????????????????????? http://puissance-95.skyblog.com

AMINE, jeudi 28 avril 2005 00:23 a l'epoque du bat 4 la cité etai chode et ouai la elle les moin
kavant

k-oula, mardi 26 avril 2005 12:55 puutin c t mon bat g troooo la rage il été tro mortel on c tapé vla
lé délir ds la terass du bat 4 sa me done tro envi de pleurer mé on en garde vla lé souvenir é en + il é
zon détrui pr rien ison mi un vieu truc a la place

PaRiSiEn93200.SkYbLoG.CoM, vendredi 01 avril 2005 23:55 TéMa iLs LeS OnT DéTrUis Pr RieN La
VéRiTé...Y'a Koi à La PLaCe ??.....UnE PrAiRiE Qui SeRt à RiEn...ViDe !!

RIKTA93, mercredi 30 mars 2005 22:37 putain de foto de merde!!!! elle fou la rage 7 foto!!! mai bon
g tjr les souvenir meme si les batimen on soté!!!



sfc, vendredi 05 janvier 2007 00:59 a la more deuit pti jme taper ds bare ds c bat mtn il ont fee et vieu truc pr les chien fou le semmmmm mais tkt les souvenir reste

Nadia, mardi 28 juin 2005 14:46 Les bâtiments sautent mais les souvenirs restent...

AMINE, jeudi 28 avril 2005 00:24 la il y a vai de l'ambiance pour se ki connaisse maintenant ta une veille prairie a ouai

k-oula, mardi 26 avril 2005 12:56 é wé c sa ki represente le SFC a la base

RIKTA93, mercredi 30 mars 2005 22:38 rien a dir apar ke maintenant sa fai un vide ds la cité!!



- 13 Ces textes, sélectionnés ici à partir de certaines images qui déclenchent donc des commentaires, prennent tout leur sens dès qu'on observe qu'ils sont signés à des dates proches des émeutes de l'automne 2005, et donc au moment où la bibliothèque du quartier, Gulliver, a été incendiée. Une bibliothèque récemment inaugurée dans le cadre de la rénovation du quartier où une partie de celui-ci a été démolie. Un quartier épicerie des émeutes où une bibliothèque est incendiée. Des jeunes issus des classes populaires mobilisent ici une forme de littérature qui répond aux exigences des moyens de communication maîtrisés par le groupe (blog, téléphone portable, courriel, chanson, réseaux électroniques). Ce sont notamment des formes où l'écrit est très proche de l'image et de l'oral. C'est une littérature qui dialogue plus avec le téléphone et Internet qu'avec les livres et les journaux. Elle s'oppose au pôle contraire de la littérature, celui qu'on a appelé « culture légitime », où c'est au contraire l'écrit qui prédomine et façonne l'oral¹⁴. Dans une inversion du principe de légitimité, l'écrit doit ici suivre la langue parlée par certaines catégories. Cette autre forme de l'écrit sert de mode de communication entre pairs et de mode d'opposition face aux exigences de la langue officielle ; cette dernière apparaissant comme une langue étrangère pour beaucoup¹⁵. Nous observons ainsi la coexistence conflictuelle entre des pratiques d'écriture et de lecture très différentes. Les formes de culture populaire se développant à l'extérieur des institutions, ici des cultures de rue, semblent avoir rompu avec la tradition d'une culture populaire lettrée telle qu'elle avait été laborieusement travaillée par les traditions catholique et de gauche au sein des mondes ouvriers et paysans¹⁶.

- 14 Les militants catholiques, communistes, socialistes, les syndicalistes, prêtres, enseignants, artistes et intellectuels se sont autrefois adressés aux classes populaires de manière à leur proposer un « marché » où la capacité de pouvoir parler de ce qu'on

avait lu représentait un atout important¹⁷. En revanche, la situation actuelle renvoie à la vieille opposition entre le savant et le populaire. Mais il s'agit maintenant d'un « populaire » qui n'est pas exclu de la littérature, et il faut ajouter tout de suite d'un « savant » qui perd de sa superbe assez rapidement, à la même vitesse que les professions littéraires perdent du pouvoir économique et politique.

- 15 L'œuvre de Georges Brassens constitue à ce propos un exemple intéressant et important, peut-être un repère rendant possible l'observation. C'est intéressant, car son écriture est tout entière hantée et traversée par cette opposition qu'il surmonte et pousse lui-même vers l'avant en récupérant le « savant » pour le camp du populaire. Les thèmes, l'érudition, les mythes mobilisés, le rapport au latin, tout semble bon pour lui dans un travail de signification du populaire qu'il incarne lui-même face à un savant et un puissant (les curés, les juges, les militaires, les idéologues, l'institution du mariage, la police, la guerre) qu'il va ridiculiser avec une ironie et une maîtrise du texte poétique parfaites. Le populaire se retrouve dans la camaraderie, la bonne bouffe, la réflexion sur le rapport hommes-femmes, la sexualité, la solidarité, l'opposition au « pouvoir », l'emploi de gros mots et, évidemment, dans le petit théâtre de personnages qui s'opposent aux puissants : ivrognes, voyous, putains, « la Jeanne », les copains, « brave Margot », des gens simples, en somme, mais pas d'ouvriers.

Georges Brassens, « Les copains d'abord », in *Les copains d'abord*, Paris, Philips, novembre 1964, album vinyle 33 tours.

C'étaient pas des amis de luxe,
Des petits Castor et Pollux,
Des gens de Sodome et Gomorrhe,
Sodome et Gomorrhe,
C'étaient pas des amis choisis
Par Montaigne et La Boétie,
Sur le ventre ils se tapaient fort,
Les copains d'abord.
C'étaient pas des anges non plus,
L'Évangile, ils l'avaient pas lu,
Mais ils s'aimaient toutes voiles dehors,
Toutes voiles dehors [...]

- 16 Paroles & musique : Georges Brassens / © 1965 Universal Music Publishing (catalogue Editions Musicales 57) / Avec l'aimable autorisation d'Universal Music Publishing
- 17 Brassens, c'est du « populaire-savant ». À la fois caustique et respectable. La forme de sa poésie est transgressive, sarcastique, irrévérencieuse, et en même temps traditionnelle (par l'emploi du latin ou des références à la littérature classique, par sa versification). La première conquête de la dignité, c'est celle de la « culture » qu'on démonte avec ironie. Le rythme de jazz sert aussi d'illustration à ce triomphe sur ce qui a d'abord été combattu : une musique on ne peut plus populaire du point de vue de ses origines, mais qui à l'époque de Brassens a déjà conquis le milieu des musiques cultes et savantes ou, tout au moins, la petite bourgeoisie intellectuelle et les milieux de l'intelligentsia populaire et de gauche. Ainsi la figure de Django Reinhardt, un manouche venu des périphéries, des roulottes et des bidonvilles de l'Est parisien conquérir Saint-Germain-des-Prés, un personnage semi-analphabète jouant alors d'un instrument tenu pour étranger qui révolutionne le jazz et influence grandement la chanson, considéré aujourd'hui « figure d'une certaine idée de la culture française, noble et populaire »¹⁸. Une culture donc qui peut revendiquer les deux statuts, savant et populaire à la fois. Un

populaire qui se fait savant ironique pour démonter la légitimité d'un savoir vide, imposteur ou trompeur.

- 18 Le nom de Georges Brassens a été donné à plusieurs bibliothèques municipales en France (nous en comptons une quinzaine après une recherche rapide sur Internet en 2011, dont plusieurs en région parisienne), et nous pourrions rajouter les écoles et collèges¹⁹. À la lumière du conflit que nous observons aujourd'hui, il est évident que cette institutionnalisation du nom et de l'œuvre de Brassens, acquise après la célébrité, participe de la mutation dans la culture et dans la politique des classes populaires. Une mutation observée dans les années 1990 sur ce qui s'était bâti au cours des années 1950 et 1960, et qui ne se réduit pas au processus de désindustrialisation – bien qu'il coïncide avec elle. Une mutation, donc, qui est aussi traversée par la prise de pouvoir institutionnel, par une intégration aux institutions culturelles, sociales et politiques locales de beaucoup de militants de gauche. Au moment où il est consacré par les institutions, ce populaire forgé dans les années 1950 est doublé par l'émergence de nouveaux produits culturels qui ne se reconnaissent que partiellement dans ce populaire savant. Tout au moins, force est de constater qu'ils occupent des places distinctes vis-à-vis des institutions telles que l'école ou les bibliothèques.
- 19 Le rapport au politique de l'œuvre de Brassens permet de prendre toute la mesure de la mutation en cours. Ni la politique, ni les hommes politiques, ni même les partis politiques ne sont pris pour cible de l'ironie de ses chansons. Sûrement parce que, dans les années 1950 et 1960, sa chanson elle-même est conçue et reçue comme une œuvre politique, et parce qu'à cette époque-là l'imbrication de la politique, de la culture et du social est revendiquée. Une situation qui changera radicalement dans les années 1980, où l'arrivée du rap tracera au sein de l'art engagé une frontière nette entre le monde politique et le monde populaire. L'art engagé et la politique populaire continueront à chanter d'abord et avant tout pour les copains, à l'intérieur des classes populaires, mais le camp des puissants a changé : beaucoup de ceux qui aiment Brassens se trouvent maintenant sur le trottoir d'en face. Du coup, cette association politique entre culture de gauche et univers populaire voit sa structuration radicalement modifiée. Les moqueries du chanteur des « Copains d'abord » ne sont aujourd'hui que très peu désobligeantes vis-à-vis du pouvoir, institué tout au moins. Au contraire, les instituteurs de tout bord le prennent comme modèle, et les hommes politiques aussi. Ainsi, en janvier 2011, j'ai assisté à l'inauguration de la médiathèque Ulysse, dans le quartier des Francs-Moisins, à Saint-Denis. Je me demandais alors qui, parmi les autorités qui allaient prendre la parole, prononcerait les fameux vers. Ce fut Claude Bartolone, député socialiste et président du conseil général de la Seine-Saint-Denis, promu quelques mois plus tard président de l'Assemblée nationale, qui ouvrit ainsi son allocution : « Heureux qui comme Ulysse a fait un long voyage [...] ».²⁰
- 20 La politicité populaire a changé parce que les classes populaires ont changé, parce que leurs adversaires ne sont plus les mêmes et parce que les rapports entre les uns et les autres ont aussi évolué. Or, les identités populaires n'ont pas été entièrement remplacées. Les choses évoluent partiellement et dans le conflit, à travers les conflits qui traversent les quartiers populaires. C'est ainsi que nous continuons à observer cette littérature populaire de la main de ces intellectuels d'un autre temps, mais qui constituent toujours une référence et nous permettent de comparer avec des auteurs d'aujourd'hui, issus des quartiers de Saint-Denis ou d'autres « banlieues ».

- 21 Il en est ainsi du chanteur et écrivain Abdel Malik fortement inspiré par le style de Jacques Brel, de l'auteur de rap Casey, du slameur et écrivain Grand Corps Malade. Ce dernier semble lui aussi continuer cette tradition de la chanson à texte en s'inscrivant dans un registre populaire-savant qui revendique l'école (voir notamment sa pièce et son vidéoclip *Éducation nationale*)²¹ et le politique, mais qui parle d'un populaire urbain adapté à l'idée de banlieue. Ce populaire urbain de type savant n'a pas de mal à pénétrer les bibliothèques²² et à s'inscrire comme une culture populaire qui, de toute évidence, dialogue bien avec les traditions de la gauche. Des textes très poétiques, où les références à la littérature sont permanentes et les cibles de la critique sociale bien définies, sont presque entièrement bâtis sur des jeux de mots complexes dominés par des calembours²³. En même temps, la revendication des stigmates collés à ces espaces de la ville et de la société (la cité, le verlan, la banlieue, la culture hip-hop, la différence ethnique, la bande) est bien là pour montrer que la conjoncture a changé et que les quartiers ne peuvent plus être approchés avec les codes d'un populaire resté identifié à la classe ouvrière et aux traditions d'un XX^e siècle intégrateur.

Grand Corps Malade, « Je viens de là », in *Enfant de la ville*, Paris, Anouche Productions/Universal Music France, 2007.

Je viens de là où les mecs traînent en bande pour tromper l'ennui ● Je viens de là où en bas ça joue au foot au milieu de la nuit ● Je viens de là où on fait attention à la marque de ses textiles ● Et même si on les achète au marché on plaisante pas avec le style ● Je viens de là où le langage est en permanente évolution ● Verlan, reubeu, argot, gros processus de création ● Chez nous les chercheurs, les linguistes viennent prendre des rendez-vous ● On a pas tout le temps le même dictionnaire, mais on a plus de mots que vous ● Je viens de là où les jeunes ont tous une maîtrise de vanne ● Un DEA de chambrettes, une répartie jamais en panne ● Intelligence de la rue, de la démerde du quotidien ● Appelle ça comme tu veux, mais pour nous carotter, tiens-toi bien ● On jure sur la tête de sa mère à l'âge de 9 ans ● On a l'insulte facile mais un vocabulaire innovant ● Je viens de là où dans les premières soirées ça danse déjà le break ● Je viens de là où nos premiers rendez-vous s'passent autour d'un grec ● Je viens de là où on aime le rap, cette musique qui transpire ● Qui sent le vrai, qui transmet, qui témoigne, qui respire ● Je viens de là où y'a du gros son et pas mal de rimes amers ● Je viens de là où ça choque personne qu'un groupe s'appelle Nique Ta Mère ● Je viens de là et je kiffe ça malgré tout ce qu'on en pense ● À chacun son territoire, à chacun sa France ● Si je rends hommage à ces lieux à chaque expiration ● C'est que c'est ici que j'ai puisé toute mon inspiration ● Je viens de là où dès 12 ans, la tentation te fait des appels ● Du business illicite et des magouilles à la pelle ● Je viens de là où il est trop facile de prendre la mauvaise route ● Et pour choisir son chemin, faut écarter pas mal de doutes ● Je viens de là où la violence est une voisine bien familière ● Un mec qui saigne dans la cour d'école, c'est une image hebdomadaire ● Je viens de là où trop souvent un paquet de sales gamins ● Trouvent leur argent de poche en arrachant des sacs à main ● Je viens de là où on devient sportif, artiste, chanteur ● Mais aussi avocat, fonctionnaire et cadre supérieur ● Surtout te trompe pas j'ai encore plein de métiers sur ma liste ● Évite les idées toutes faites et les clichés de journalistes ● Je viens de là où on échange, je viens de là où on se mélange ● Moi c'est l'absence de bruits et d'odeurs qui me dérange ● Je viens de là où l'arc en ciel n'a pas 6 couleurs mais 18 ● Je viens de là où la France est un pays cosmopolite ● Je viens de là où plus qu'ailleurs il existe une vraie énergie ● Je ressens vraiment ce truc-là, c'est pas de la démagogie ● On n'a pas le monopole du mérite ni le monopole de l'envie ● Mais de là où je viens c'est certain, c'est une bonne école de la vie ● Je viens de là où on est un peu méfiant et trop souvent parano ● On croit souvent qu'on nous aime pas, mais c'est peut-être pas complètement faux ● Il faut voir à la télé comment on parle de là où je viens ● Si jamais j'connais pas, j'y emmènerais même pas mon chien ● Je viens de là et je kiffe ça malgré tout ce qu'on en pense ● À chacun son territoire, à chacun sa France ● Si je rends hommage à ces lieux à chaque expiration ● C'est que c'est ici que j'ai puisé toute mon inspiration ● Je viens de là où comme partout quand on dort on fait des rêves ● Je viens de là où des gens naissent, des gens s'aiment, des gens crèvent ● Tu vois bien, de là où j'viens, c'est comme tout endroit sur terre ● C'est juste une petite région qu'a un sacré caractère ● Je viens de là où on est fier de raconter d'où l'on vient ● Je sais pas pourquoi mais c'est comme ça, on est tous un peu chauvins ● J'aurais pu vivre autre chose ailleurs, c'est tant pis ou c'est tant mieux ● C'est ici que j'ai grandi, que j'me suis construit, je viens de la banlieue.^a

Paroles : Grand Corps Malade / Musique : S Petit Nico / © 2007 Anouche Productions

a. J'ai respecté l'écriture des vers telle qu'elle est présentée dans le livret du disque.

- 22 Avec son roman *Les anges s'habillent en caillera*, Rachid Santaki²⁴ cherche à ériger la langue de « banlieue » au statut de « livre », à « inviter la culture urbaine dans la littérature, [...] casser les barrières »²⁵. J'ai trouvé ce titre en janvier 2011 sur les affiches collées Porte de Paris, à Saint-Denis, annonçant que « le 93 a son premier roman noir »²⁶. Le livre prend la forme d'un polar noir où le protagoniste, Ilyès, dit Le Marseillais, est un jeune voleur de cartes de crédit. L'histoire s'ouvre et se ferme sur le

même épisode. Au début du texte, le lecteur découvre Ilyès qui sort de prison et tue celui qui l'a « balancé » à la police. Il apprend à la fin qu'en réalité Ilyès était encore piégé par les mêmes policiers qui l'avaient incarcéré. Ceux-ci ont préparé le scénario et la scène pour qu'il tue le délateur. Ils veulent le voir commettre l'assassinat, pouvoir ainsi le coincer et le faire chanter pour mettre la main sur son butin et le lui voler. Entre les deux, l'histoire offre une peinture sombre des quartiers de la banlieue nord de Paris, notamment à Saint-Denis – où habite l'auteur. Ce « réalisme » est affirmé par des détails minutieux, la référence à de nombreux épisodes de l'histoire récente du « 93 » et la présence d'extraits de presse qui scandent le récit, placés devant bon nombre de chapitres²⁷. Deux policiers et une petite dizaine d'habitants des cités HLM sont les protagonistes à côté du Marseillais.

- 23 Trois choses intéressent ici. La première est la manière dont Rachid Santaki fait de la banlieue l'univers du roman. Elle apparaît ici pratiquement réduite à l'illégalité d'un groupe social n'existant qu'à travers quelques registres essentiels : le quartier (dont le centre est la bande de copains et la famille), l'argent (qui est avec l'honneur le seul moyen d'existence sociale) et la revendication de cette même « banlieue » comme espace vital, comme emblème de ce groupe social et comme fait culturel dont le langage, nous le verrons, occupe une place centrale. La banlieue et le quartier sont omniprésents comme territoire du groupe et comme source d'identité de chaque personnage. L'inscription territoriale de chacun d'entre eux est fondamentale. Immédiatement après l'introduction d'un nom, il nous est précisé d'où il vient, un tel de Saint-Denis, l'autre de Saint-Ouen. De même, il est indispensable à l'auteur de situer les institutions, les commerces dans la carte du « 93 ». Dans *La petite cité dans la prairie*, l'inscription territoriale des individus et des groupes constitue déjà une dimension omniprésente et structurante du récit. Leur quartier et leur ville constituent des coordonnées indispensables à leur localisation dans l'espace social de l'histoire : « 26 mai 2002 : deux ans après mon mariage, c'est celui de Mohamed, mon pote du Globe. La fête à lieu dans une salle à Saint-Denis. Je ressens le fait que notre amitié est presque un lien familial. Sa femme est de Saint-Denis, c'est la petite sœur d'une ancienne camarade du lycée. Je revois Kader et Himed, des anciens du lycée de Stains, mais aussi Nasser El Melah ; ce mec était au collège avec moi, à Saint-Ouen, il est toujours aussi gentil. »²⁸
- 24 Quant à l'argent, il présente un statut ambigu. Il est le seul moyen de valorisation sociale réelle et, en même temps, le plus puissant moyen d'exclusion sociale. Ainsi, qu'ils soient flics ou voyous, les pauvres n'ont d'autre choix que le vol, les trafics et d'autres moyens illégaux pour accéder à ce qui leur est nié.
- 25 Dans le deuxième registre, cet univers est le point d'intersection et de rencontre entre le groupe des habitants et celui des policiers : les uns et les autres sont, tous, dans la même souffrance, ils sont tous également violents et ont soif d'argent et de biens de consommation de luxe. L'argent appartient à d'autres (les victimes des vols), et les policiers aussi bien que les habitants ne peuvent s'en procurer qu'illégalement. Policiers et voleurs sont confrontés aux mêmes épreuves, car ils ne peuvent accéder à l'argent qu'à travers le vol et les trafics. La présence de policiers corrompus fait éclater la frontière qui veut mettre toutes les illégalités du côté des jeunes et des quartiers. Hervé, le policier du livre, est un habitant du quartier comme les autres qui décide un jour d'entrer dans la police. La seule différence entre la police et les délinquants semble être le « droit » des premiers à envoyer les deuxièmes en prison. Ainsi, comme cela a

été observé par beaucoup de chercheurs en Amérique latine²⁹ et plus récemment en France³⁰, la police, loin de représenter la légitimité de la loi chez les jeunes et dans les classes populaires, est perçue comme une bande rivale qu'il convient d'affronter.

- 26 Enfin, il y a la question du langage et sa coprésence avec d'autres éléments de la culture populaire. Comme nous l'avons dit, l'auteur transcrit le parler des jeunes des quartiers et il érige ainsi le verlan et le lexique de la banlieue parisienne au statut de « livre ». D'où l'affiche que nous avons vue : « Le 93 a son premier roman noir ». La scène se passe immédiatement après la sortie de la maison d'arrêt de Villepinte. Le protagoniste rentre chez lui accompagné de son cousin germain.

« On s'arrête dans mon quartier, Dourdin, un des plus grands ensembles de Saint-Denis. On n'est pas loin de dix mille à vivre dans ces tours. Les habitants s'agitent pour aller faire des boutiques au centre commercial de la Basilique. Mon premier réflexe, avant même de rentrer à la maison, est de me rendre chez le coiffeur. Le salon se trouve au pied d'une cité, en face d'une sandwicherie très populaire.

- Ilyès, t'as vu je dois gérer une meuf vite fait. Je l'appelle, je reste à côté.

- T'es flippant, dès le matin tu fais le BMD ?

- C'est toi le bouffon des meufs ! lâche-t-il dans un grand éclat de rire.

Y a déjà deux gars qui attendent pour une coupe à huit balles. Ces crevards viennent tôt car la journée, les cinq sièges en face des grands miroirs sont occupés. À ce prix-là, toute la ville vient chez Hamed. Il est installé depuis des années, il nous a vus grandir et entend toutes nos conversations. C'est là où les mecs de la cité se retrouvent.

- Salut Hamed.

L'un des deux gars de la tess sourit.

- Salam aleykoum ! Wesh le Marseillais, t'es de retour !

- Aleykoum salam, ça va Yanis ?

- Hamdoulilah, mon pote ! Alors c'était bien tes vacances à Center Parcs ? T'es resté longtemps, sa mère !

- Ouais, dix-huit mois ma gueule.

- T'étais avec Zulu Boy, c'est sa sœur qui l'a dit à ma sœur. Faut que je lui envoie un mandat. Je vais passer à la poste après, sa mère ! Il doit être comme un ouf. Il a trop la dalle. Nan ?

- Nan, tranquille...

- Vas-y passe direct, il te fait la coupe. Moi, j'ai le temps t'as vu.

Le coiffeur passe un coup de balai et nettoie sa tondeuse. Il m'invite à me poser sur le fauteuil et me passe le tablier.

- Je te coupe comment ?

- Un peu sur le côté, et un peu au ciseau sur le crâne.

- Très bien. Alors ça va ?

- Hamdoulilah, tranquillement.

- T'étais en vacances alors ?

- Ouais... Tranquille, tranquille.

Le gars assis à côté de moi me raconte les dernières nouvelles du quartier. Les histoires de bananes, de meufs et d'autres anecdotes. Un type entre, c'est Khaled ! Mon aîné de dix ans, il est comme mon grand frère et a toujours veillé sur moi. »³¹

- 27 La question du langage se présente de manière complexe et comme un problème. Un problème pour l'auteur, un problème pour les personnages. D'une part, on peut facilement voir qu'il existe plusieurs registres de langue dans le texte. Dans l'extrait cité précédemment, on note facilement les différences entre le registre du discours du narrateur, plus respectueux du vocabulaire, de la syntaxe et de la grammaire légitimes, et le registre du discours des personnages, notamment dans les dialogues, où l'auteur écrit en *caillera*. Une différence moins marquée entre la langue des policiers et celle des délinquants, ou entre le mode de parler des jeunes entre eux et des jeunes avec leurs

parents. Mais si nous le comparons au langage écrit utilisé dans le blog du quartier de Saint-Denis récemment cité (voir *supra*, pp. 155-160), on constate aussi rapidement que le *caillera* parlé par les jeunes délinquants entre eux est ici assez respectueux des formes écrites légitimes – le vocabulaire mis à part. La question est souvent abordée par l'auteur, comme dans l'entretien qui suit :

Rachid Santaki : « J'utilise des techniques du hip-hop dans la littérature. »³²

« Le 93 a enfin son roman noir » nous promet la couv de son livre paru la semaine dernière.

- 28 Interview rencontre avec l'auteur de *Les anges s'habillent en caillera*, fiction qui montre « un 93 sale, sombre et assez violent », où le lecteur saura « que la réalité n'est pas très loin ». Dépêchez-vous, le livre est en quasi-rupture de stock.

« Pour commencer, doit-on prononcer “Les anges s'habillent en caillera” ou les “en-ges” (sans la liaison) ?

– Bien joué ! C'est bien ça les “en-ge” du verlan “les gens” parce que je viens de Saint-Denis. Les anciens de ma génération vont se reconnaître assez facilement. Après pour les autres, c'est pas sûr. [...]

Est-ce que tu as eu des difficultés à retranscrire le langage de la cité par écrit ?

– Cela s'est fait assez naturellement. J'ai lu une chronique dans laquelle on disait que mon livre utilisait le langage de la cité, qu'il y a beaucoup de verlan et que c'est gênant. Si on regarde bien cependant et j'y ai fait très attention vu que je l'ai réécrit 4 fois, il y a deux univers. Celui du Marseillais avec un écrit très parlé où il y a du verlan, de l'arabe, etc. Puis il y a celui des flics qui n'ont pas du tout le même langage. Si tu prends que les chapitres où il y a la police, tu vas voir la différence.

Ton écriture est un savant mélange entre le français courant et le français parlé dans les quartiers, mais en même temps, c'est comme si tu n'étais pas allé jusqu'au bout. On ne parle pas aussi bien dans les quartiers...

– Tout à fait, tu as raison. Je fréquente des jeunes de 13, 14 ans et leur français est dur à comprendre. Ils ne font pas toujours des phrases et ça je ne pouvais pas faire un livre avec ça. Si j'avais retranscrit le langage tel qu'il est parlé aujourd'hui, cela aurait été hyper difficile pour le lecteur. C'est un livre qui, même s'il est destiné aux plus jeunes, ne se veut pas sectaire. Je voulais qu'on puisse comprendre leurs expressions et garder un juste milieu. Toi, tu es jeune et tu peux saisir, mais imagine quelqu'un qui a la trentaine et qui ne vient pas de cet univers... il va abandonner au bout de 5 pages. C'est aussi mon travail de romancier, ce n'est pas de la retranscription d'interview.

En te lisant, on a parfois l'impression de regarder un film ou d'écouter un morceau de rap.

– On est tous influencés inconsciemment. J'ai écrit le livre en écoutant l'album de Mac Tyer *D'où Je Viens*, qui correspond complètement à cette ambiance. J'ai aussi sûrement été influencé par les séries *Braquo* ou *Engrenages*. Le récit du livre est très imagé, et je me pose la question de savoir si je réussirai à faire pareil dans mon prochain ouvrage.

Les couplets de rap de Zulu Boy sont les tiens ?

– Oui, ce sont les miens. Le délire de Zulu Boy, c'est de faire que de la rime sous la même forme que le morceau *Demain C'est Loin* de IAM. Les gens qui ont été marqués par l'album de Mac Tyer, qui ont kiffé les nouvelles séries de Canal + création originale vont s'y retrouver. Malgré l'impression un peu bizarre que l'on a au début, en fait ce sont tous ces “samples” et références qui te sont familières qui vont te tenir. [...]

- 29 Avec le personnage de Zulu Boy, Santaki se place dans le registre d'une désacralisation problématique. D'un côté, il semble faire fi des formes régulées de l'écriture, mais de l'autre, il se sert de la forme livre pour revendiquer une identité sociale et pour décrire l'univers populaire. L'auteur emploie un lexique jusqu'ici exclu de la littérature licite, mais il n'y a aucune connotation burlesque. Le texte n'appartient pas au genre d'une

littérature picaresque qui se servirait du langage populaire pour tourner en dérision le pouvoir ou les groupes sociaux établis. Il ne s'agit pas ici d'une langue populaire qui, comme dans le cas de l'argot ancien étudié par Roger Chartier dans le *Jargon ou langage de l'argot réformé*, « masque le langage tout comme les déguisements le font des corps, et cette dissimulation plaisante permet de parodier irrespectueusement les discours légitimes »³³. Ici, le langage populaire ne vient pas dissimuler, il est simplement revendiqué pour l'écriture et, surtout, donné à voir comme on présente au public une réalité cachée.

- 30 Ce travail sur la langue renvoie à une conjoncture conflictuelle qui traverse les quartiers sur bien plus qu'une ligne de clivage. Ainsi, aux mois de mars, avril et mai 2011 (quelques mois après la parution du roman en question), nous avons pu relever plusieurs débats entre bibliothécaires dans les villes du nord de Paris (y compris à Saint-Denis, où a lieu l'histoire). Les disputes portaient sur le fait de savoir si le livre devait être acheté et intégré aux collections des bibliothèques, si on devait inviter l'auteur à participer à un débat ou à une activité d'animation, etc. Beaucoup de bibliothécaires montraient des réticences portant essentiellement sur deux points. D'une part, ils trouvaient que ce roman noir où les voyous et les policiers sont très violents, qui commence et finit par une scène d'assassinat commis par un protagoniste manipulé par deux policiers donnait crédibilité à une image dégradée de la banlieue. Que ce monde sordide et hors la loi faisait le lit de tous ceux qui dénigrent les quartiers et les classes populaires en les enfonçant encore un peu dans leur misère. Les bibliothécaires estiment que cela va exactement dans le sens opposé à leur action, à leur vocation et à leurs missions. De ce point de vue, ils disaient préférer d'autres écrivains « plus représentatifs de la banlieue »³⁴. D'autre part, les bibliothécaires n'aiment pas le livre parce qu'il impose un registre de langue auquel ils pensent qu'il ne faut pas céder. Beaucoup sont ceux qui qualifient ce type d'attitude consistant à « parler le langage des jeunes » comme « de la pure démagogie ». Ils vont donc reprocher à l'auteur de céder à cette faute et de se plier à l'image que les séries télévisées donnent souvent de ces espaces. Dans leur perception, cautionner ce type de production culturelle (qu'ils perçoivent comme les pires images, du type « Bronx », des « ghettos noirs américains », stéréotypées souvent par les séries télévisées), c'est donner des arguments à des politiques sécuritaires et racistes.
- 31 Il est évident que Rachid Santaki est lui-même traversé par la question de la production culturelle, sur laquelle il revient dans les nombreux entretiens qu'il a donnés à propos de son ouvrage. Ilyès, le protagoniste, est aussi tiraillé par cette tension, ce qui est visible à propos de ses goûts musicaux. Curieusement, il surprend les autres protagonistes de l'histoire – non moins surpris que les lecteurs – en exhibant son goût pour la variété française ou la chanson à texte qu'il ajoute aux standards du rap. Ainsi, en prison, son compagnon de cellule l'accuse d'être « un Français » lorsqu'il lui fait écouter « La Bohème » de Charles Aznavour. Et à la fin du texte, Rachid Santaki place une liste de chansons sous le titre de *Bande-son. Les anges s'habillent en caillera* (p. 252). On y trouve une liste de vingt-quatre chansons où se côtoient les plus célèbres auteurs de rap, comme NTM (Nique ta mère), Oxmo Puccino (qui par ailleurs préface l'ouvrage) ou 113, des auteurs « classiques » de la chanson française tels Léo Ferré, Renaud ou Daniel Balavoine, et des standards de la pop internationale comme Prince. La culture populaire semble mettre ici sur un même pied d'égalité plusieurs registres du « populaire » : le populaire-savant et la chanson à texte dans la même liste que les

musiques urbaines ou la musique commerciale. En dressant sa liste³⁵, Rachid Santaki construit une relation entre des éléments (les chansons) qui se trouvent habituellement dispersés, il donne ainsi consistance à quelque chose qu'on peut appeler une « culture populaire ». Il en revendique sa version. En fin de compte, l'auteur procède comme un conservateur chargé d'organiser les collections d'une médiathèque dans l'un de ces quartiers.

Des textes dans l'univers populaire

Comme un échantillon de ces écrits divers qui parsèment l'univers des classes populaires, le compagnon de cellule du Marseillais, Zulu Boy, garde un tas de feuilles où il écrit des morceaux de rap qu'il chante à chaque fois qu'il finit d'en écrire un à Ilyès.

« Zulu Boy prend sa respiration et se lance :

Mentalité ghetto, business de stupéfiants, escrocs et dealers à la pelle, criminels, délinquants. Saisies en tonnes qui n'étonnent plus, génération coups de tête, cramée du Rocma jusqu'au Mali, parcours tordu jusqu'à l'impasse, haleine qui pue le bitume [...] Juge insulté de pute, balance, si je sors je te bute ! Larmes de rage, promet d'être sage, remise de peine donc moins de haine, passage à table, perpétuité évitée, dette envers la société, erreurs chèrement payés [...] haine contre le système, mythos et chiens de la casse en grand nombre, qui parlent de te seum et de gros plans, diplôme du crime, BTS braco, apprentissage pénitentiaire [...]

Putain, ça déchire ! Passe-moi ta feuille que je le lise.

T'es un ouf, c'est mon texte ! »

Les anges s'habillent en caillera, op. cit., p. 140.

Et dans un entretien dans le journal *La Courneuve*, l'auteur raconte qu'au moment de finir son manuscrit il l'a donné à lire à l'un de ses jeunes voisins qui ne lisait pas et qui pourtant, un moment après, lui a envoyé un message texto sur son téléphone portable pour lui dire qu'il était en train de le lire avec ses petits frères :

« Lorsque le bouquin a été terminé, j'en ai donné un exemplaire à un jeune de mon entourage. L'après-midi même, il m'envoie un texto pour me dire qu'il lisait le livre à haute voix pour lui et ses deux frères. Ça m'a impressionné. Ce jeune n'aime pas lire normalement. Ça m'a vraiment touché. »^a

a. « Pour une littérature populaire », entretien réalisé par Isabelle Meurisse, *art. cité*, p. 16.

- 32 Ces tensions sur le statut de la langue dans la culture populaire sont au cœur des échanges au sein de la culture populaire contemporaine caractéristique des cités HLM. Ainsi, Kery James chante : « On n'est pas condamnés à l'échec, voilà le chant des combattants. Banlieusard et fier de l'être [...] J'manie la langue de Molière, j'en manie les lettres. [...] Pourquoi nous dans les ghettos et eux à l'ENA, nous derrière les barreaux, eux au sénat ? Ils défendent leurs intérêts, éludent nos problèmes, mais une question reste en suspens, qu'a-t-on fait pour nous-mêmes ? Qu'a-t-on fait pour protéger les nôtres des mêmes erreurs que les nôtres ? Regarde c'que deviennent nos petits frères. D'abord c'est l'échec scolaire, l'exclusion, donc la colère, la violence et les civières, la prison ou le cimetière. On n'est pas condamnés à l'échec. Pour nous c'est dur, mais ça ne doit pas devenir un prétexte. Si le savoir est une arme, soyons armés, car sans lui nous sommes désarmés »³⁶ ; tandis que le groupe Zone d'expression populaire (Z.E.P.), membre du Ministère des affaires populaires, une association militante, chante le dialogue entre une dame à l'air bourgeois qui explique : « D'habitude je n'aime pas le rap, mais ce que j'aime chez vous c'est que vous ne tombez ni dans la victimisation ni dans les clichés, et puis, quelle maîtrise de la langue française ! » tandis que les rappeurs lui répondent : « Va te faire mettre avec ta langue

française [...] Dans ma zone d'expression populaire, il y a que des petites gens et des bougnoules en colère, des râleurs, des cassos, des criseurs et des brailleurs. Tu marches avec nous ou tu vas voir ailleurs. [...] T'as vu le bazar, t'as vu la gueule du patrimoine, on a foutu l'bordel avec nos tronches de polygames »³⁷. Ce groupe, particulièrement critique dénonce que « le racisme est dans nos murs et dans nos livres scolaires », et interpelle « petits-bourgeois, démocrate, républicain, ton pays est puant, raciste et assassin. Les lumières des droits de l'homme soi-disant universels, un mythe, un mirage, un mensonge officiel » et revendiquant l'indécence « de voir comment je me torche avec leurs symboles écœurants »³⁸.

- 33 Dans la production littéraire et musicale des « quartiers », la question de la langue est placée dans plusieurs contextes conflictuels. Dans le premier, la question est placée dans le conflit des classes populaires à l'école, dans le deuxième, elle est placée dans le conflit qui oppose les classes populaires aux bourgeois, dans le troisième, la question de la langue et la parole écrite sont situées dans les conflits internes aux classes populaires où différents points de vue s'expriment sur ces divers conflits. Enfin, une quatrième ligne d'opposition caractérise les productions. Elle a trait à la question des discriminations raciales et de l'héritage colonial. Les textes de la rapeuse Casey et du rapeur Kery James sont parmi ceux qui insistent beaucoup sur cette question. Dans sa chanson « Lettre à la République », Kery James produit un texte et un clip remarquables.

Kery James , « Lettre à la République ». Album : 92-2012, Paris, Believe, 2012.

<p>À tous ces racistes à la tolérance hypocrite Qui ont bâti leur nation sur le sang Maintenant s'érigent en donneurs de leçons Pilleurs de richesses, tueurs d'Africains, Colonisateurs, tortionnaires d'Algériens Ce passé colonial, c'est le vôtre C'est vous qui avez choisi de lier votre histoire à la nôtre Maintenant vous devez assumer L'odeur du sang vous poursuit même si vous vous parfumez Nous les Arabes et les Noirs, On n'est pas là par hasard</p> <p>Tout arrivé à son départ...</p>	<p>J'ai grandi à Orly dans les favelas de France J'ai fleuri dans les maquis Je suis en guerre depuis mon enfance Narco trafic, braquages, violence, crimes Que font mes frères si ce n'est Des sous comme dans Clearstream ? Qui peut leur faire la leçon, vous ? Abuseurs de biens sociaux, détournateurs de fonds De vrais voyous en costard, bandes d'hypocrites Est-ce que les Français ont les dirigeants qu'ils méritent ? Au cœur des débats, des débats sans cœur Toujours les mêmes qu'on pointe du doigt Dans votre France des rancœurs En pleine crise économique il faut un coupable Et c'est en direction des musulmans que tous vos coups partent</p>
<p>Vous avez souhaité l'immigration Grâce à elle vous vous êtes gavés jusqu'à l'indigestion Je crois que le France n'a jamais fait la charité Les immigrés ce n'est que la main-d'œuvre bon marché Gardez pour vous votre illusion républicaine De la douce France bafouée par l'immigration africaine Demandez aux tirailleurs sénégalais et aux harkis Qui a profité de qui ? La république n'est innocente que dans vos songes Et vous n'avez les mains blanches que dans vos mensonges Nous les Arabes et les Noirs, On n'est pas là par hasard</p> <p>Tout arrivé à son départ...</p>	<p>Je n'ai pas peur de l'écrire La France est islamophobe D'ailleurs plus personne ne s'en cache Dans la France des xénophobes Vous nous traitez comme des moins que rien Sur vos chaînes publiques Et vous attendez de nous Qu'on s'écrie « Vive la République » Mon respect s'est fait violer au pays dit des droits de l'Homme Difficile de se sentir français Sans le syndrome de Stockholm Parce que moi je suis noir, musulman, banlieusard et fier de l'être</p>
<p>Mais pensiez-vous qu'avec le temps Les négros muteraient et finiraient par devenir blancs ? Mais la nature humaine a balayé vos projets On ne s'intègre pas dans le rejet On ne s'intègre pas dans les ghettos français Parqués, entre immigrés, faut être sensé, Comment pointer du doigt le repli communautaire Que vous avez initié depuis les bidonvilles de Nanterre ? Pyromanes hypocrites Votre mémoire est sélective Vous n'êtes pas venus en paix Votre histoire est agressive Ici, on est mieux que là-bas, on le sait, Parce que décoloniser, pour vous, c'est</p>	<p>Quand tu me vois Tu mets un visage sur ce que l'autre France déteste Ce sont les mêmes hypocrites Qui nous parlent de diversité Qui expriment leur racisme sous couvert de laïcité Rêvent d'un français unique Avec une seule identité S'acharnent à discriminer Les mêmes minorités Face aux mêmes électeurs Les mêmes peurs sont agitées On oppose les communautés Pour cacher la précarité Que personne ne s'étonne Si demain ça finit par péter Comment aimer un pays Qui refuse de nous respecter ? Loin des artistes transparents</p>
<p>déstabiliser Et plus j'observe l'histoire, ben, moins je me sens redevable Je sais ce que c'est d'être noir depuis l'époque du cartable</p>	<p>Pourquoi brûle-t-on des bibliothèques ? J'écris ce texte comme un miroir Que la France se regarde Si elle veut s'y voir Elle verra s'envoler L'illusion qu'elle se fait d'elle-même</p>

- 34 Paroles : Alix Mathurin / Musique : Bachar Khalife – Aymerick Westrich – Grégory Kasparian © 2012 Universal Music Publishing – Because Editions – Kilomaitre Publishing – Aymerick Westrich – Bachar Khalife / Avec l'aimable autorisation d'Universal Music Publishing
- 35 Le vidéoclip est aussi très significatif³⁹. Pendant que le chanteur développe son texte, sous une musique lente et scandée par des coups rythmiques, l'image d'une Marianne noire très délicate et sereine occupe le centre de l'écran. Comme une divinité bouddha aux mille bras, elle fait sortir de son corps des bras qui sont en réalité des pistolets ou des menottes. La République est représentée par une image tranquille et accueillante qui cache derrière elle les instruments de la répression policière. Deux couples opposés de personnages apparaissent immédiatement. Le premier oppose le chanteur, noir, habillé en blouson de cuir, à un deuxième homme blanc habillé en costume et cravate avec un cartable à la main qui sourit de façon burlesque en silence. Ces deux personnages se démultiplient pour constituer deux armées distinctes. Le deuxième couple oppose l'image d'une jeune femme blanche, habillée en jupe avec des chaussures à talons qui pousse un caddie de supermarché rempli d'achats à l'image d'un SDF avec son caddie plein d'effets personnels. Enfin, un enfant ou un tout jeune garçon apparaît habillé en terroriste, cagoulé, armé, jouant avec un avion à côté des fils barbelés. Ceux-ci acquièrent de plus en plus d'importance dans l'image au fur et à mesure qu'ils emprisonnent tour à tour le chanteur, puis la République elle-même qui crie d'angoisse et de colère.
- 36 Restituer un paysage complet de ces conflits qui opposent les diverses productions de la culture populaire contemporaine excède le temps et les dimensions de cet ouvrage. Mais ne pas en tenir compte rendrait incompréhensible la conflictualité dans laquelle s'inscrivent les incendies des bibliothèques. En tout cas, nous pouvons déjà observer que l'opposition « élitiste » *versus* « populiste » qui occupe souvent les débats entre bibliothécaires (les premiers étant accusés par les deuxièmes d'ignorer les préférences des classes populaires, les deuxièmes étant accusés par les premiers de reproduire l'influence des industries culturelles et d'abandonner leur responsabilité politique en tant qu'agence culturelle) passe à côté d'une conflictualité plus complexe. Comme nous venons de le voir, les classes populaires sont engagées dans une lutte complexe pour la production d'une vision collective du monde, de leur place dans ce monde, des rapports qui les unissent ou qui les séparent des institutions et des autres groupes sociaux. Il n'y a pas de doute que les bibliothécaires et les bibliothèques ont un rôle beaucoup plus important à jouer que celui qu'elles se donnent elles-mêmes en se plaçant trop à l'extérieur des productions culturelles des quartiers. Leur rôle ne peut pas se limiter à « amener » la culture dans les quartiers ou à « donner accès » à la culture, car une lutte culturelle importante a lieu là, de l'autre côté des vitres qui volent souvent en éclat comme conséquence de ces conflits. L'émergence de toute une littérature populaire d'auteurs qui se revendiquent des « banlieues » allonge de plus en plus une liste dont plusieurs auteurs de romans ont conquis l'espace de la presse nationale : Tibault Baka, Faïza Guène, Grands Corps Malade, Abdel Malik, Insa Sané, Rachid Santaki. Il s'agit d'une littérature très liée à la chanson urbaine et notamment au rap où l'appartenance aux « quartiers » et à la « banlieue » est très fortement revendiquée. Ainsi, le livre de Rachid Ben Bella, Sylvain Erambert, Riadh Lakhéchène, Alexandre Philibert et Joseph Ponthus s'explique dès la couverture : « Quand quatre jeunes de banlieue se prennent d'écrire leur quotidien avec un de leurs éducateurs, ça envoie du lourd. Entre

provocations policières, soirées à tchatcher dans les halls d'immeuble, jugements et appels, embrouilles à la con, boulots foireux, visites en prison, heures d'ennui et éclats de rire, c'est le quotidien d'un quartier populaire comme tant d'autres qui est raconté. Le quotidien d'une France qui peut exploser à tout moment [...] qui témoigne de la vie, mais aussi de la mort. »⁴⁰ Si elles sortent d'une conception individualiste du livre (le livre et la lecture comme un outil d'enrichissement personnel) pour l'inscrire au sein d'un combat social qui se livre entre les classes populaires, ses interlocuteurs et ses opposants, mais aussi à l'intérieur du monde populaire, alors les bibliothèques pourront assumer un rôle à la fois social, culturel et politique différent de celui qui leur est assigné comme outils du lien social. Elles ne se poseront pas seulement la question de savoir comment « donner accès » à certaines formes de la culture écrite, mais se penseront aussi comme des espaces où les productions de la culture populaire peuvent trouver refuge, comme des espaces où ces productions peuvent se développer, comme des espaces où les débats en cours peuvent se déplier.

Contester la régulation autoritaire ?

- 37 Jack Goody a produit une anthropologie de l'écrit en considérant celui-ci notamment comme outil de la connaissance et en tant que moyen de communication. D'autres avant et après lui, comme Claude Lévi-Strauss, Raymond Williams ou Pierre Bourdieu, ont considéré l'écrit sous l'angle de l'asservissement, du maintien du pouvoir ou de la domination. Roger Chartier, Robert Darnton, Michel de Certeau, Richard Hoggart ou Jacques Rancière ont observé son rôle dans la culture populaire, la révolte, la résistance et l'émancipation. Le rapport des classes populaires à l'écrit nous intéresse sous tous ces angles, et pour l'examen de la question envisagée, on peut encore le considérer du point de vue de son rôle dans l'intégration sociale et politique. C'est-à-dire dans le chemin que prennent les individus dans leurs efforts de participation sociale, et dans leurs tentatives pour s'associer avec d'autres, dans leurs efforts pour contester.
- 38 Je voudrais examiner ici l'écrit dans ses rapports avec le conflit. Dans le cadre de la situation étudiée, chaque fois qu'une bibliothèque est brûlée, nous sommes face à un conflit entre deux groupes sociaux. L'un et l'autre sont en opposition autour de la « régulation autoritaire »⁴¹ de l'écrit ; les uns gagnent leur vie grâce à cette régulation, les autres vivent mal, entre autres parce que cette même régulation leur rend la vie plus difficile. Les uns utilisent la loi et des formes de communication écrite pour sanctionner les autres. Ces derniers se servent de certaines formes de l'écrit pour contrôler le pouvoir et pour se mobiliser, comme lorsqu'on écrit des lettres aux administrations ; on se plaint, on essaie d'obtenir un avantage, de signaler par écrit une faute commise par l'institution⁴². Certains encore vont jouer entre le contournement et le questionnement de la régulation autoritaire, comme les chanteurs et les auteurs de ces banlieues dont nous venons de voir quelques exemples. Mon point de départ est là : le rapport des classes populaires à l'écrit prend ici différents aspects et montre des facettes diverses.
- 39 Les formes de l'écrit que je viens de présenter dans ce point sur « littératies et révoltes populaires » et les exemples de quelques intellectuels habitant les quartiers sur lesquels nous travaillons donnent lieu à un premier groupe d'observations. Pourquoi et comment se développent ces formes écrites qui, selon les cas, échappent, s'opposent ou se servent de la régulation autoritaire de la grammaire imposée par le système

politique à travers l'école et dont les bibliothèques sont l'un des principaux réceptacles et promoteurs ? Tout se passe comme si nous étions face à un changement des modes de contestation du langage. Des formes de contestation qui n'auraient pu émerger sans la formation de ce public de consommateurs et de producteurs, de consommateurs-producteurs, qui est apparu à travers la forme urbaine des grands ensembles et les événements historiques liés à leur formation – en particulier la guerre d'Algérie, l'immigration et la présence coloniale de la France en Afrique. De même que le jazz n'est pas compréhensible sans l'existence de l'esclavage associé à la production de coton, de même le rap et les autres formes de culture urbaine, hip-hop, ou de « banlieue » ne sont pas compréhensibles sans la combinaison de relégation sociale et de ségrégation urbaine qui caractérise les trajectoires des classes populaires sous l'effet des métamorphoses de la question sociale⁴³. Et le cadre de cette contestation est également structuré comme une conjoncture politique au centre de laquelle se trouve la question de la citoyenneté et de l'appartenance à une « société de semblables », pour reprendre l'expression de Robert Castel. C'est en effet dans l'intersection de ces facteurs que nous voyons émerger une politicalité populaire nouvelle au sein de laquelle il faut placer, pour les comprendre, les incendies et les autres conflits avec les bibliothèques.

40 On a l'impression que le langage écrit et sa régulation par les institutions qui le contrôlent imposent une frontière nette entre le dedans et le dehors. Les classes populaires étaient parfois exclues de l'écrit et se réfugiaient dans l'oral. Certains de ses membres arrivaient la nuit à pénétrer cet univers normé, se l'approprièrent et se servaient de l'écrit comme d'une arme pour contester l'ordre social ou pour s'émanciper en tant qu'individus. Ce sont les thèmes de Jacques Rancière⁴⁴. Selon le point de vue opposé, les classes populaires sont maintenues en dehors d'une parole écrite dont elles n'arrivent pas à maîtriser les règles qui leur apparaissent comme « objectives ». Celles-ci leur étant en réalité imposées par un autre groupe social, notamment à travers l'école et l'institutionnalisation d'une langue officielle. C'est le thème du « fétichisme de la langue » développé par Pierre Bourdieu⁴⁵. L'extériorité de ses normes donne à l'écrit la consistance d'une chose extérieure que l'individu populaire ne peut pas s'approprier, car cette langue réifiée lui fournit les catégories mêmes de sa pensée. L'agent populaire ne parle pas, il est parlé⁴⁶. On comprend le débat. Mais un élément réunit ces deux points de vue que tout oppose par ailleurs. Dans l'un comme dans l'autre, la littérature des classes populaires évolue dans un univers dont les normes sont communes à tous et communément acceptées par tous. Entrer dans l'écrit nécessite la maîtrise de ce système normatif. Pour Rancière, ces normes sont universelles et donnent lieu à un mode de libération expressive, car tout individu peut les maîtriser et en faire un moyen d'émancipation, de communication entre pairs et de contestation de la domination. Pour Bourdieu, ces normes sont imposées et constitutives de la relation de domination. Le sujet dominé ne les maîtrise pas, il les incorpore et dans l'incorporation rend objectives les relations de domination. Mais l'univers de l'écrit reste limité, dans les deux cas, à un seul univers de normes grammaticales. Si on sort de cet ensemble de normes, on reste dans l'oralité. Pour écrire, on s'approprie (Rancière) ou on se plie (Bourdieu) à ces normes.

41 Ce que nous observons aujourd'hui sort partiellement de ce cadre. Dans le cas du blog des habitants du quartier Saussaie-Floréal-Courtille, par exemple, il apparaît avec évidence qu'il y a là une forme de l'écrit qui se fait en dehors des normes de la régulation autoritaire, comme dans l'écriture de mails, des messages par téléphone, sur

Facebook ou sur Twitter. Ces formes de l'écrit sont celles d'un mode de communication qui à la fois conteste et contourne la norme scolaire, ce qui suppose d'oser écrire autrement que « comme il faut ». Et cela même si la stylisation chez les intellectuels et artistes de banlieue aboutit immédiatement et inévitablement à la formation de nouvelles normes, d'un nouveau « comme il faut »⁴⁷. Ces formes artistiques sont aussi un mode d'expression sociale, et parfois même d'existence dans l'espace public, comme c'est le cas des *tags* ou du roman de Rachid Santaki. Mais elles ne sont pas uniquement extrascolaires. L'écart à la norme n'est pas seulement le résultat d'un manque de scolarisation. Ces formes de l'écrit sont souvent celles d'un groupe de gens qui n'arrivent pas à se maintenir suffisamment longtemps à l'école, certes, mais qui cherchent aussi à communiquer, à s'exprimer et à exister par l'écrit. Or, même si elle y aboutissait, nous ne sommes pas non plus devant la recherche explicite d'une nouvelle normativité qui viserait à contredire la grammaire existante. Nous observons la contestation d'une hégémonie culturelle plutôt que la production d'une contre-hégémonie⁴⁸. Ces formes culturelles des classes populaires cherchent dans la culture un point d'appui pour ceux qui sont exclus du système scolaire, et c'est sûrement pour cela qu'elles se moquent du système politique. Rappeurs, bloggeurs, tagueurs et certains écrivains comme Rachid Santaki semblent laisser au moins partiellement de côté les normes de ce que Bernard Lahire, Daniel Thin et Guy Vincent appellent « la forme scolaire »⁴⁹. Ils semblent détourner les normes de la grammaire, innover dans le vocabulaire, cherchant à s'affranchir, voire défier l'autorité scolaire et politique. Il ne s'agit pas seulement d'une forme de bricolage propre aux cultures orales et souvent attribué aux cultures populaires. C'est une forme qui va même un peu plus loin que ce « braconnage » décrit par Michel de Certeau à propos de la lecture⁵⁰. Il semblerait que cette forme de littérature cherche à s'affranchir des normes de la régulation autoritaire qui sont à la base du livre (et de l'édition) tel que nous le connaissons. Jusqu'où cette contestation renforce-t-elle les formes d'exclusion déjà en œuvre et jusqu'où sape-t-elle les appuis de légitimité du système politique ?

- 42 Les exemples que nous citons, de Brassens au blog, en passant par Grand Corps Malade et Santaki, ne sont pas des archétypes. Ce sont juste quelques exemples d'une large hétérogénéité coexistant au sein d'un même monde populaire qui s'étend de l'école à la bibliothèque jusqu'à la rue en passant par le supermarché et les textos des téléphones portables. Les choses ne prennent pas la forme simple d'une bipolarité « culture populaire » *versus* « culture légitime ». Les positions observées à l'intérieur de l'univers populaire prennent parfois la langue officielle comme une langue légitime, mais elle est parfois considérée simplement comme étant la langue des « Français », des « lettrés », des « intellos », celle des livres, ou encore celle de l'école ou celle des « politiques », comme une forme singulière dont la légitimité est contestée comme qui conteste la loi du colonisateur. Le camp opposé semble par contre plus homogène et d'accord dans la considération d'écrire ou de parler « *correctement le français* » et essayer de « *ne pas céder à la démagogie du parler jeune* » – c'est, comme nous le verrons, la position la plus communément adoptée par les bibliothécaires, les enseignants et les hommes politiques. Dans son livre sur l'économie illégale, Nasser Tafferant insiste sur la place qu'occupent, dans les quartiers, ces étudiants qu'il qualifie d'« intellectuels indigènes » pour les situer quelque part entre le « rejet de l'intellectuel » et « la bonne volonté culturelle » (Bourdieu). Ces étudiants des quartiers se situent dans l'espace qui s'ouvre entre ces deux pôles comme le « business » se trouve quelque part entre l'économie légale et les trafics criminels⁵¹.

- 43 Il faut considérer ces larges registres de la production culturelle locale comme des espaces conflictuels qui s'ouvrent entre les pôles du légal et de l'illégal et entre les pôles du légitime et de l'illégitime. D'une part, ces termes ne constituent pas des dichotomies ou des alternatives (il y a beaucoup de choses entre les deux), d'autre part, « légal » ne coïncide pas toujours avec « légitime », comme « illégal » n'équivaut pas nécessairement à « illégitime ». Il faut identifier les différents codes et les normes existantes. Ces normes locales sont souvent en conflit avec la loi comme elles sont en conflit entre elles. Elles permettent tantôt de valider la légalité, de la contester, la critiquer, prendre appui sur elle, l'invoquer, jouer dans ses contradictions, etc. Ainsi, les personnes que Nasser Tafferant a interviewées à propos des normes qui régulent leurs trafics illégaux disent, par exemple, faire appel à « *ce que dit la religion* », ce qui leur permet non seulement de survivre, mais d'exister socialement, de mener à bien leur activité économique et de s'intégrer dans un groupe. Ils savent que leur « *business* » est considéré comme illégal par l'État, mais qu'il faut bien survivre. Et pour cela, ils ne vont pas se situer hors norme, mais dans un espace normatif qui se trouve en situation de distance institutionnelle par rapport à la loi. Le rapport à l'écrit se trouve déstabilisé dans un sens qui coïncide avec la déstabilisation des autres activités où se joue l'existence sociale.
- 44 Ces quelques extraits et ces quelques exemples, « figures de la gueuserie », « images des hommes en marge »⁵², que j'ai évoqués ici, ne prétendent évidemment pas fournir une restitution de la complexité de l'écrit au sein de cette culture des banlieues, ni encore moins au sein de l'hétérogène univers des classes populaires⁵³. Mais quelques exemples suffisent à voir que le rapport entre émeutes et littératie dans la France d'aujourd'hui se déploie sur plus d'un registre.
- 45 En premier lieu, on observe qu'une fraction des classes populaires se sert de l'écrit pour construire une identité commune et pour se différencier d'un autre groupe social caractérisé par d'autres formes de rapport à l'écrit. Les hommes politiques, les bibliothécaires, les enseignants, les autorités, les universitaires partagent un type de littératie qui les différencie de cette fraction des classes populaires qui entre en conflit avec les bibliothèques⁵⁴. Or, ce serait une erreur de croire que les habitants de ces quartiers sont exclus de la lecture et de l'écriture. Comme on vient de le voir, certains parmi eux tentent de partager et de revendiquer un autre rapport à l'écrit, un rapport où le texte obéit à d'autres grammaires, où il se trouve souvent conjugué avec l'image, le son et les nouvelles technologies. D'autres, sous une forme plus classique et connue des cultures populaires, revendiquent le « droit » des classes populaires à écrire, revendiquent l'existence d'« écrivains de banlieue ». Mais évidemment, tout cela n'implique pas forcément que les uns s'expriment plus que les autres fractions des classes populaires, qu'ils soient plus éloignés ou plus proches des formes légitimes de l'écrit. Cela donne simplement une voie de compréhension par la mise en lumière des clivages existant entre rejet, appropriation et contournement de la régulation autoritaire, clivages qui traversent le monde populaire.
- 46 En second lieu, il est évident que l'écrit fournit aux classes populaires un outil pour la mobilisation et l'action collective, notamment dans son association aux nouvelles technologies. Les émeutiers se servent des moyens de communication qui sont à leur disposition pour produire une vision du monde et des logiques de domination dont ils sont victimes (comme dans le cas du blog cité plus haut). L'écrit et les nouvelles technologies (blogs, sites Web, réseaux sociaux) constituent des moyens de production

d'une « économie morale »⁵⁵, comme lorsque l'on regarde et qu'on commente en boucle les déclarations des ministres et autres hommes politiques (ce qui permet d'échapper, au moins partiellement, à l'aveuglant montage d'images et de commentaires propres aux journaux télévisés). Et comme nous venons de le voir, le point de vue du collectif, l'image collectivement élaborée du monde et du groupe, se produit aussi par les moyens classiques de la chanson et des livres écrits par des auteurs appartenant à ces segments des classes populaires.

- 47 En troisième lieu, ils se servent de leur téléphone portable, des blogs, des réseaux sociaux pour s'envoyer des messages, des SMS, dans la gestion des manifestations et des émeutes. C'est très précisément cette littérature en lien avec les nouvelles technologies qui rend effective une méthodologie de l'action collective en réseau dans laquelle il devient possible de dépasser le cercle des connaissances, le face-à-face, le groupe de copains ou la bande. L'écrit rend possible, à la vitesse de l'éclair, de savoir où sont les gentils et où se trouvent les méchants, qui est en danger et où il faut aller, quand il faut se cacher parce que la police arrive, etc⁵⁶.
- 48 On voit bien que la compréhension des changements des formes de sociabilité que nous essayons de saisir ne s'épuise pas dans un jeu du conflit normatif. Nous pouvons prêter attention par exemple aux changements dans le rapport au temps qui se jouent dans les modalités d'écriture et de lecture. Les nouvelles technologies de communication électronique lient l'écrit à une autre temporalité, lui confèrent une dimension plus éphémère que celle véhiculée lorsqu'on écrit sur papier. Elle résulte d'une communication rapide qui permet d'agir et où ce qui est écrit n'est pas forcément destiné à être rappelé ; c'est juste un moyen qui permet de se trouver ensemble à un moment donné, comme quand on s'envoie un texto.
- 49 Dans un autre registre, nous pouvons observer une forme d'objectivité qui est liée à la forme écrite, mais pas exclusivement limitée à celle-ci. Dans *La raison graphique*, Jack Goody a insisté sur « l'objectivité » que l'écrit introduit face à l'oral comme élément référentiel commun qui sert à se départager en cas de conflit. C'est le sens d'un contrat qui met par écrit l'accord entre deux parties qui le signent, ou lorsque, dans les conflits de type religieux, les parties font appel à une exégèse du livre sacré, ou encore dans les débats scientifiques ou philosophiques lorsqu'on se réfère avec précision à une édition, une page, un passage, etc. Dans la littérature populaire que nous observons, cette dimension n'est pas exclue. Elle est même enrichie par les enregistrements de son et d'image permettant de voir et revoir, de partager et de contester ce qu'a dit le ministre ou le président. Ce mode de contrôle public est essentiel, il a joué un rôle central dans le déclenchement de la révolte de 2005 par un accès très étendu aux déclarations de guerre du ministre Sarkozy promettant de « nettoyer cette racaille au Kärcher ».
- 50 Plus qu'avant, peut-être, le populaire et le savant sont fortement inscrits dans les clivages sociaux contemporains. Ils s'opposent notamment, comme on l'a vu, sur la question de la maîtrise de l'écrit. Mais cette opposition ne se fait plus en laissant lettrés et illettrés d'un côté et d'autre de la ligne de partage. Les classes populaires d'aujourd'hui maîtrisent certaines formes de l'écrit étrangères aux groupes « lettrés » de la population et, grâce à l'école, elles maîtrisent plus ou moins bien certaines formes de l'écrit légitime et officiel⁵⁷. La littérature dominante à l'école, comme à la bibliothèque, tend à fixer un lien très étroit entre la valeur de la parole écrite et un certain nombre d'exigences corporelles et de maîtrise de soi. L'exigence de solitude, de quiétude, de silence et de concentration que la lecture savante impose fait notamment l'objet d'un

rejet fort dans certains milieux sociaux. Plus profondément, cette forme de l'écrit exige des investissements en temps très importants. C'est très long de lire un roman ou un essai, on tarde beaucoup à faire des études longues pour obtenir certains diplômes. Nous restons des heures et des heures en silence à écouter un cours, une conférence, un instituteur, un professeur.

- 51 Les oppositions et les conflits autour de la maîtrise de l'écrit, de son contrôle et de sa manipulation font partie des clivages sociaux contemporains. Mais ils s'inscrivent dans un même espace public et politique. Des regards méprisants, excluants et extrêmes tendent à unifier et à envoyer ces modalités d'action des classes populaires en dehors de l'espace politique (du verlan aux émeutes, des « trafics » aux « incivilités » et aux « violences », du hip-hop aux *tags* et aux graffitis) tout comme ils tentent de les exclure en dehors de la « culture », et ces tentatives d'exclusion proviennent aussi bien de la droite que de la gauche. Mais en réalité, ces oppositions et ces conflits ont lieu à l'intérieur d'un même espace politique. Les classes populaires affirment haut et fort qu'elles se trouvent avec leurs productions culturelles et leurs modes d'action bien à l'intérieur de l'espace de la citoyenneté. Et c'est pour cette raison que les bibliothèques se constituent, dans ce cadre, en acteurs politiques, parce qu'elles contribuent par la nature de leur action à inclure ou à exclure certaines productions de l'espace politique dès lors qu'elles décident d'intégrer ou d'exclure tel ou tel texte, telle ou telle forme de presse ou de chanson de leurs collections.
- 52 Pour ceux qui attaquent les bibliothèques, comme pour cette portion des classes populaires quotidiennement confrontée à des formes très dures de discrimination, de domination et aussi de pauvreté, la littérature qui se trouve au centre de « notre vivre ensemble », pour reprendre les mots du ministre de la Culture cités plus haut, induit des effets de désocialisation. Ce rapport légitime à l'écrit peut finir par être désocialisant dans la mesure où il interpelle l'individu pour exiger de lui qu'il s'arrache de ses proches, qu'il s'isole face à ces textes⁵⁸. Tôt sortis de l'école, difficilement intégrés au marché du travail, souvent discriminés, les uns se sentent menacés par ceux qui assoient au moins une partie de leur pouvoir sur la maîtrise de l'écrit. Les élus, les intervenants sociaux, les professionnels de la culture, les enseignants, les bons élèves et leurs parents, tendent quant à eux à se sentir menacés par ceux qui « font du bruit », s'agitent lorsqu'ils écoutent de la musique, adoptent une apparence spécifique qui leur permet d'être reconnus dans l'espace public comme n'appartenant pas aux classes légitimes de la société.

NOTES

1. Victor Hugo, « À qui la faute ? », *L'Année terrible*, in *Œuvres poétiques*, vol. 3, Paris, Gallimard, 1974 (coll. Bibliothèque de la Pléiade) [1^{re} édition 1872].

2. Des bibliothécaires de quartier ont souvent organisé des animations où « À qui la faute ? » était lu et soumis à une discussion ouverte sur la voie publique.

3. Roger Chartier, « Le livre : son passé, son avenir », entretien avec Ivan Jablonka, *lavedesidees.fr*, 29 septembre 2008. [En ligne] < <http://www.lavedesidees.fr/Le-livre-son-passe-son-avenir.html> > (consulté le 1^{er} octobre 2008).
4. Voir à ce propos les travaux de Jean-François Laé, notamment, *L'instance de la plainte. Une histoire politique et juridique de la souffrance*, Paris, Descartes et Cie, 1996 (coll. Droit) ; *L'ogre du jugement. Les mots de la jurisprudence*, Paris, Stock, 2001 (coll. Essais Documents) ; *Les nuits de la main courante. Écritures au travail*, Paris, Stock, 2008 (coll. Un ordre d'idées).
5. Jack Goody a aussi étudié et essayé de comprendre la spécificité du lien entre l'État bureaucratique et l'écriture. Voir Jack Goody, *La logique de l'écriture. Aux origines des sociétés humaines*, Paris, Armand Colin, 1986, chap. 3 : « L'État, le bureau et le dossier », pp. 97-131 (*The Logic of Writing and the Organization of Society*, 1986).
6. Christian Baudelot, Marie Cartier, Christine Détrez, *Et pourtant ils lisent...*, Paris, Seuil, 1999 (coll. L'épreuve des faits).
7. Jack Goody, « Écriture et révolte à Bahia », in *Pouvoirs et savoirs de l'écrit*, Paris, La Dispute, 2007, pp. 129-161.
8. Goody met en lumière d'autres rapports entre la littérature propre aux esclaves et leur révolte, notamment autour du lien entre littérature et religion, et le rôle qu'une religion « écrite » peut jouer dans ce type de mouvement. Nous ne reprendrons pas ici ces aspects.
9. Les fautes d'orthographe sont du ministre.
10. Il faut sans cesse rappeler que les incendies de bibliothèques que nous observons ne constituent en aucun cas des « autodafés ». Ils ne visent pas la censure de la parole de l'autre par l'incendie sélectif de quelques textes choisis, représentant la parole maudite. À certains égards, les incendies des bibliothèques de quartier vont même au-delà, plus profondément, car les livres sont incendiés indépendamment de leur contenu.
11. Michèle Petit *et al.*, *De la bibliothèque au droit de cité. Parcours de jeunes*, Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1997.
12. Voir ville de Saint-Denis, requalification urbaine du quartier Saussaie-Floréal-Courtille, publié le 1^{er} janvier 2001. [En ligne] < <http://i.ville.gouv.fr/reference/865> > (consulté le 27 avril 2011). Pour une étude détaillée de ce processus de rénovation, voir Loïc Brunet, *Le projet urbain au cœur de la démocratie locale. La cité de La Saussaie à Saint-Denis*, Mémoire de master 2 « Opérateur urbain », Institut français d'urbanisme, Saint-Denis, université Paris 8, septembre 1996.
13. 93200..©SAUSSAIE/FLOREAL/COURTILLE====>>>HAMID DU 93200©. [En ligne] < <http://sfc-93200.skyrock.com/> > (consulté le 27 avril 2011).
14. Pierre Bourdieu, Luc Boltanski, « Le fétichisme de la langue », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1975, vol. 1, n° 4, pp. 2-32.
15. Il est évident que pour beaucoup cette langue est « étrangère » au double sens du mot, ce qui fait une différence entre certains jeunes (nés et scolarisés en France) et leurs parents immigrés venus souvent d'une autre langue maternelle. Les raisons de l'extranéité sont donc multiples bien qu'elles ne se réduisent pas à la question migratoire.

16. Gérard Mauger, Claude Poliak, Bernard Pudal, *Histoires de lecteurs*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2010 (coll. Champ social).
17. Pierre Bourdieu, « La lecture : une pratique culturelle », in Roger Chartier (dir.), *Pratiques de la lecture*, Paris, Payot, 1993 (coll. Petite bibliothèque Payot ; 167).
18. « Près de soixante ans après sa disparition, la musique originale qu'il interpréta avec le violoniste Stéphane Grappelli au sein du Quintette du Hot Club de France est également devenue la source d'inspiration de nombreux émules qui ont transformé une partie de son style en véritable genre, le jazz "manouche", en référence à ses origines tziganes. Figure d'une certaine idée de la culture française, noble et populaire, Django Reinhardt incarne désormais aux oreilles du monde un son et un rythme, le Swing de Paris ». Texte d'ouverture à l'exposition *Django Reinhardt, le Swing de Paris*, Cité de la Musique, Paris-La Villette, du 6 octobre 2012 au 23 janvier 2013.
19. Célèbre est le rôle que la bibliothèque a joué pour cet autodidacte hors pair (notamment celle du XIV^e arrondissement de Paris).
20. La phrase est tirée, comme on le sait, du fameux sonnet que Joachim Du Bellay composa au XVI^e siècle, mais ce sont aussi les vers de la célèbre chanson de Georges Brassens « Heureux qui comme Ulysse », bande originale du film éponyme d'Henri Colpi, 1970.
21. In *3ème Temps*, Universal Music France, 2010.
22. Vingt titres concernant Grand Corps Malade faisaient par exemple partie du catalogue du réseau des bibliothèques de Plaine Commune en avril 2011.
23. L'art du calembour arrive à son paroxysme chez Grand Corps Malade dans le texte « Pères et mères ». La démultiplication des jeux de mots à partir de la prononciation est tellement étendue qu'il ne fournit pas, exceptionnellement, le texte du « morceau » dans son disque. À la place, une légende indique : « Si vous voulez les détails de ce texte, personne ne va vous mâcher le travail... ». Voir Grand Corps malade, « Pères et mères », in *Enfant de la ville*, Paris, Anouche productions/Universal Music France, 2007.
24. Rachid Santaki, *Les anges s'habillent en caillera*, Paris, Moisson Rouge, 2011.
25. Rachid Santaki, « Pour une littérature populaire », entretien avec I. Meurisse, in *Regards. Le journal de La Courneuve*, 27 janvier-9 février 2011, n° 327, p. 16.
26. Rachid Santaki est l'auteur d'un autre roman, vendu à 3 000 exemplaires, épuisé, autobiographique, dont l'objet est aussi la vie en banlieue, mais qui n'est pas un roman « noir » et n'a pas suscité de polémique : *La petite cité dans la prairie*, Paris, Le Bord de l'eau, 2007.
27. Sont reproduits quatre articles du *Parisien* (p. 41, 92, 124 et 153), trois du *Figaro* (p. 31, 112 et 234), un du *Monde* (p. 169), un de *20 Minutes* (p. 65), et un de l'AFP (p. 132).
28. Rachid Santaki, *La petite cité dans la prairie*, op. cit., p. 180.
29. Gabriel Kessler, *Sociología del delito amateur*, Buenos Aires, Paidós, 2004 ; Alejandro Isla, *En los márgenes de la ley: Inseguridad y violencia en el cono Sur*, Buenos Aires, Paidós, 2007 ; Daniel Mígues, Pablo Semàn (dir.), *Entre santos, cumbias y piquetes: las culturas populares en la Argentina reciente*, Buenos Aires, Biblos, 2006.
30. Didier Fassin, *La force de l'ordre. Une anthropologie de la police des quartiers*, Paris, Seuil, 2011 (coll. La couleur des idées).
31. Rachid Santaki, *Les anges s'habillent en caillera*, op. cit., pp. 14-15.

32. Entretien de Samba Doucouré publié dans *Street press* le 29 janvier 2011. [En ligne] < <http://www.streetpress.com/sujet/1619-rachid-santaki-j-utilise-des-techniques-du-hip-hop-dans-la-litterature> > (consulté le 25 mars 2011).
33. Roger Chartier, « Le jargon ou le langage de l'argot réformé : carnavalesque et burlesque », in *Figures de la gueuserie*, Paris, Montalba, 1982 (coll. Bibliothèque bleue ; 2), p. 38.
34. Deux noms étaient alors évoqués : Faïza Guène, auteur de *Kiffe kiffe demain* (2004), vendu à 400 000 exemplaires en France et traduit dans 26 pays (voir *Jeune Afrique*, 16-29 août 2009, n° 2536-2537, p. 46), *Du rêve pour les oufs* (2006) et *Les gens du Balto* (2008), trois ouvrages publiés à Paris par Hachette Littératures. Insa Sané, *Sarcelles-Dakar* (2006), *Du plomb dans le crâne* (2008), *Gueule de bois* (2009) et *Daddy est mort* (2010), quatre romans publiés à Paris par les éditions Sarbacane, collection « Exprim' ». On pourrait sans peine intégrer les ouvrages de Grand Corps Malade (*Patients*, Paris, Don Quichotte, 2012), d'Abdel Malik (*La guerre des banlieues n'aura pas lieu*, Paris, Cherche Midi, 2010 ; *Qu'Allah bénisse la France*, Espaces libres, 2007 ; *Le dernier français*, Cherche Midi, 2012) et de Tibault Baka, *Le bon lieu*, vol. 1 et 2 (Paris, Éditions Irina, 2011 et 2012).
35. Jack Goody a mis en relief les effets des « listes » comme mise en relation par l'écrit des éléments autrement isolés. Jack Goody, *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minuit, 1979 (*The Domestication of the Savage Mind*, 1977).
36. Kery James : « Banlieusards », in *À l'ombre du show business*, Up Music, 2008.
37. Z.E.P. Zone d'expression populaire : « La gueule du patrimoine », in *Devoir d'insolence*, 2009.
38. Z.E.P. Zone d'expression populaire : « Nique la France », in *Devoir d'insolence*, 2009.
39. [En ligne] < <http://www.youtube.com/watch?v=gp3XZDK7Lw4> > (consulté le 10 septembre 2012).
40. Rachid Ben Bella, Sylvain Erambert, Riadh Lakhéchène, Alexandre Philibert, Joseph Ponthus, *Nous... la cité. On est partis de rien et on a fait un livre*, Paris, La Découverte, 2012 (coll. Zones).
41. L'expression est de Jack Goody, *La raison graphique, op. cit.*, chapitre 6 : « Selon la formule », pp.197-221. Il utilise l'expression pour noter l'une des différences que l'écriture introduit sur le plan cognitif et de la transmission des savoirs avec la soumission de la parole à un ensemble de contraintes qui n'existent pas lorsque la parole reste orale. Par la formule, la liste, l'observation et la formalisation du discours qu'il rend possible, l'écrit « décontextualise » et « dissèque » la parole, la rend plus apte à la répétition à l'identique et va même parfois « étouffer les possibilités du renouvellement ». Ceci est possible grâce aux « systèmes de notation bien éloignés de la parole », l'écrit seul rend possible un « système de régulation automatique » et un « système bien établi de régulation autoritaire ». Goody insiste sur un aspect qui nous paraît fondamental. Les formes de « régulation autoritaire » que l'écrit introduit (cela ne veut pas dire que la forme orale puisse exister sans règles) sont à l'origine d'une distanciation entre la forme orale et la forme écrite – et qui vont jusqu'à devenir deux langages complètement distincts dans certains contextes. Pour le cas qui nous occupe, on peut se demander si ces écrits « de banlieue » que j'ai cueillis pendant mon enquête ne sont pas une tentative pour dissocier les productions culturelles de ces fractions des classes populaires des modes de régulation autoritaire que l'école et le système politique introduisent.

42. Dans le cadre de notre recherche et de l'équipe constituée avec un groupe d'étudiants et de chercheurs de l'université Paris Diderot, Emilia Schijman a réalisé une enquête sur les dossiers de l'office HLM du quartier du Clos-Saint-Lazare, à Stains, pendant que j'explorais le rapport à la bibliothèque dans ce même quartier. Est apparue toute une correspondance entre les habitants et cet office HLM où on peut lire trente ans de rapports conflictuels entre eux. L'écrit pénètre ici jusqu'aux chambres les plus intimes de la vie des individus et des familles. Voir Emilia Schijman, *Économie des statuts en cité HLM. Requêtes au guichet et parentés pratiques autour du bail*, Mémoire de master 2 de sociologie, ENS – EHESS, Paris, juin 2010.
43. Sur la formation de ce public et son rapport avec l'évolution des coordonnées sociales et historiques du monde populaire, voir Jean-Charles Lagrée, *Les jeunes chantent leurs cultures*, Paris, L'Harmattan, 1982.
44. Notamment avec Alain Faure dans *La parole ouvrière* (1976), Paris, La Fabrique, 2007 ; *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Paris, Fayard, 1981 et *Le maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Paris, Fayard, 1987.
45. Pierre Bourdieu, Luc Boltanski, « Le fétichisme de la langue », *art. cité*.
46. « Dominées jusque dans la production de leur image du monde social et par conséquent de leur identité sociale, les classes dominées ne parlent pas, elles sont parlées. » Pierre Bourdieu, « Une classe objet », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1977, n° 17-18, p. 4.
47. De fait, cet ensemble imprécis qu'on appelle « culture hip-hop » a déjà entamé son institutionnalisation, notamment sur le plan de la musique et de la danse. Il faut particulièrement noter une certaine reconnaissance à travers les politiques publiques qui parfois la subventionnent, ses radios (comme Skyrock), ses journalistes spécialisés et sa presse (papier et Internet), ou l'intégration du rap dans les concours de musique. Les techniques graphiques du « graff » (graffiti) s'intègrent elles aussi parfois au paysage urbain institutionnel par la voie des commandes publiques ou privées. Mais sur le plan de l'écrit, les choses sont encore largement hors normes. Pour une étude des processus de reconnaissance de cette culture et des conflits auxquels elle a donné lieu, voir Sylvie Faure, Marie-Carmen Garcia, *Culture hip-hop, jeunes de cités et politiques publiques*, Paris, La Dispute, 2005.
48. Nous suivons ici les propositions de Raymond Williams d'étude de la littérature et de la culture dans le cadre d'une théorie de l'hégémonie d'inspiration gramscienne. Voir Raymond Williams, *Culture and Society. Coleridge to Orwell* (1958), Londres, The Hogarth Press, 1980, et du même auteur, *Marxism and Literature*, Oxford, Oxford University Press, 1977.
49. Bernard Lahire, Daniel Thin, Guy Vincent, « Sur l'histoire et la théorie de la forme scolaire », in Guy Vincent, *L'éducation prisonnière de la forme scolaire ? Scolarisation et socialisation dans les sociétés industrielles*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1994. Et dans le même ouvrage, Guy Vincent, « Forme scolaire et modèle républicain : l'éducation de la démocratie », pp. 207-227.
50. Michel de Certeau, Luce Giard, Pierre Mayol, *L'invention du quotidien*, t. 1, *Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1980.
51. Nasser Tafferant, *Le business, une économie souterraine*, Paris, PUF, 2007, notamment le chapitre 1.

52. Roger Chartier, « Figures de la gueuserie : picaresque et burlesque dans la Bibliothèque bleue », in Roger Chartier, *Figures de la gueuserie*, *op. cit.*, pp. 11-106.
53. Pour une analyse de cet univers complexe de l'écrit populaire, voir Chikako Mori, *Écrire en banlieue : analyse des pratiques d'écriture chez les jeunes issus des immigrations postcoloniales en Île-de-France*, Thèse de doctorat, Paris, EHESS, soutenue le 14 septembre 2010.
54. David Lepoutre a montré comment le parler des jeunes des quartiers a pour fonction la distinction de leur groupe de celui des adultes, des enseignants, des policiers qu'ils tentent de disqualifier en parlant une langue que ces derniers ne maîtrisent pas. David Lepoutre, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997. Ceci est évidemment vécu, par les groupes et les institutions ainsi mis à distance par les jeunes, comme une forme de « secret » qu'il faut dévoiler, à la manière dont ont dévoilait autrefois les secrets de l'argot et les formes d'action, de tromperie et de crime caractéristiques des classes populaires. Voir Roger Chartier, *Figures de la gueuserie*, *op. cit.*, pp. 17-20.
55. Edward P. Thompson, "The Moral Economy of the English Crowd in the Eighteenth Century", *Past and Present*, 1971, n° 50. Et du même auteur, *Customs in Common: Studies in Traditional Popular Culture*, Londres, The Merlin Press, 1991, notamment le chapitre 5 : "The moral economy reviewed", pp. 259-351.
56. On devrait noter que ces mêmes moyens électroniques de communication servent aux forces de l'ordre pour contrôler ces mouvements.
57. Olivier Schwartz a noté avec justesse que la scolarisation constitue l'une des différences majeures entre les « classes populaires » d'aujourd'hui et celles du passé qui ont servi de modèle à la consolidation de ce concept dans la tradition de la sociologie française (l'autre grande différence étant selon lui l'augmentation de la proportion des employés face à celle des ouvriers). Scolarisation et emplois de service modifient la sociabilité des classes populaires et contribuent ainsi à rendre plus complexe la séparation entre « eux » et « nous » caractéristique des sociétés divisées en classes. Olivier Schwartz, *La notion de « classes populaires »*, Mémoire d'habilitation à diriger des recherches en sociologie, Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines, 1998.
58. Roger Establet avait déjà observé cet effet désocialisant comme l'une des conséquences de la scolarisation sur les enfants de la classe ouvrière. Voir Roger Establet, *L'école est-elle rentable ?*, Paris, PUF, 1997 (coll. Pédagogie d'aujourd'hui). Un effet de désocialisation effectivement observé sur ces enfants vingt ans plus tard. Voir Stéphane Beaud, « 80 % au bac » et après ? : *les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, La Découverte, 2002 (coll. Textes à l'appui. Enquêtes de terrain).